



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



DOMINA
NUS TIO
TELUM EA

Taylor
Institution Library
OXFORD

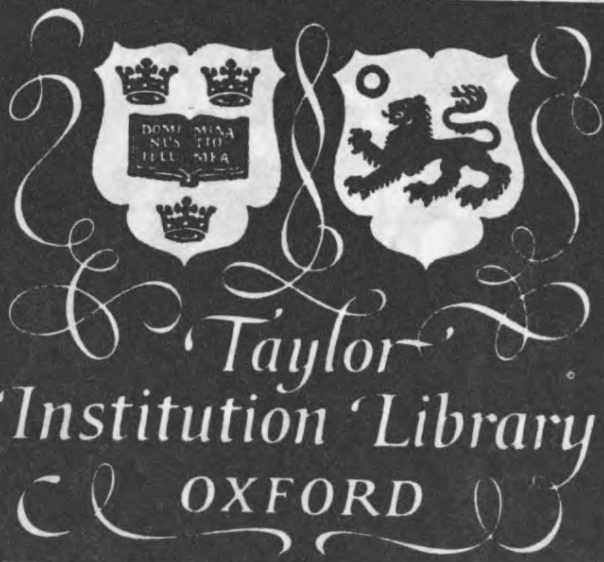
PRESENTED BY

Dr G. Weiler
Bequest
1996

Vet. Fr. II B. 1977







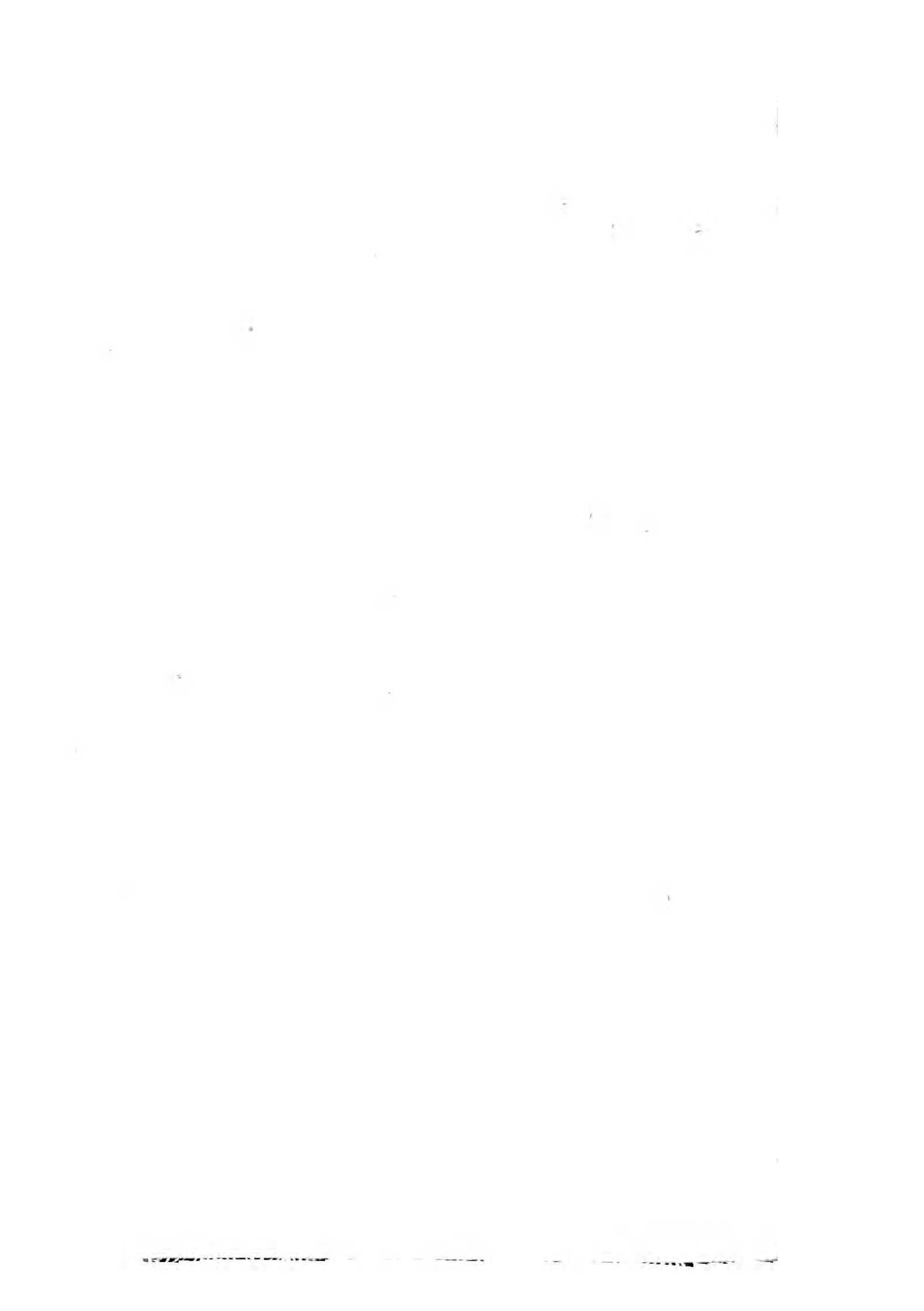
Taylor
Institution Library
OXFORD

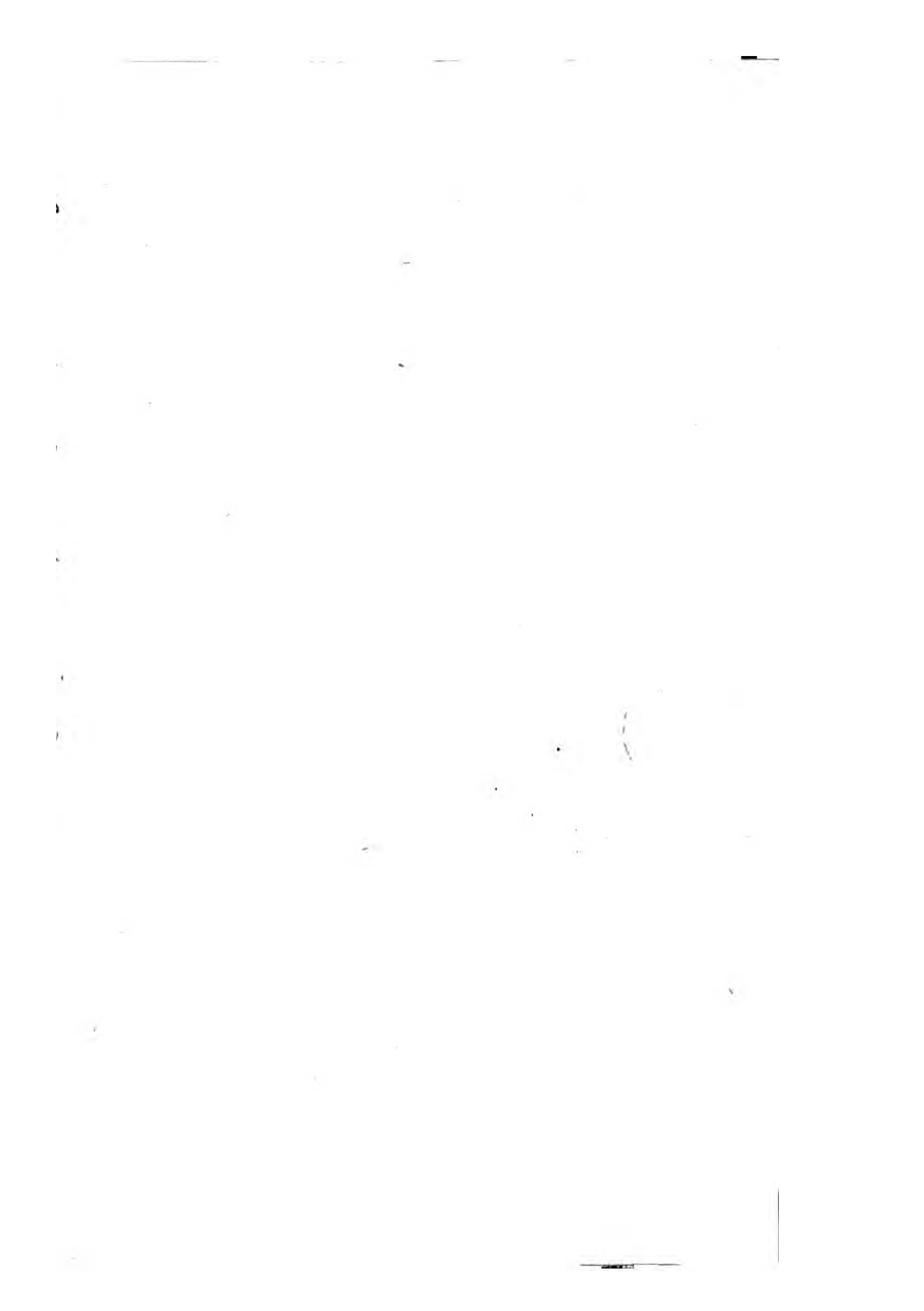
PRESENTED BY

Dr G. Weiler
Bequest
1996
Voc. Fr. II B. 1977

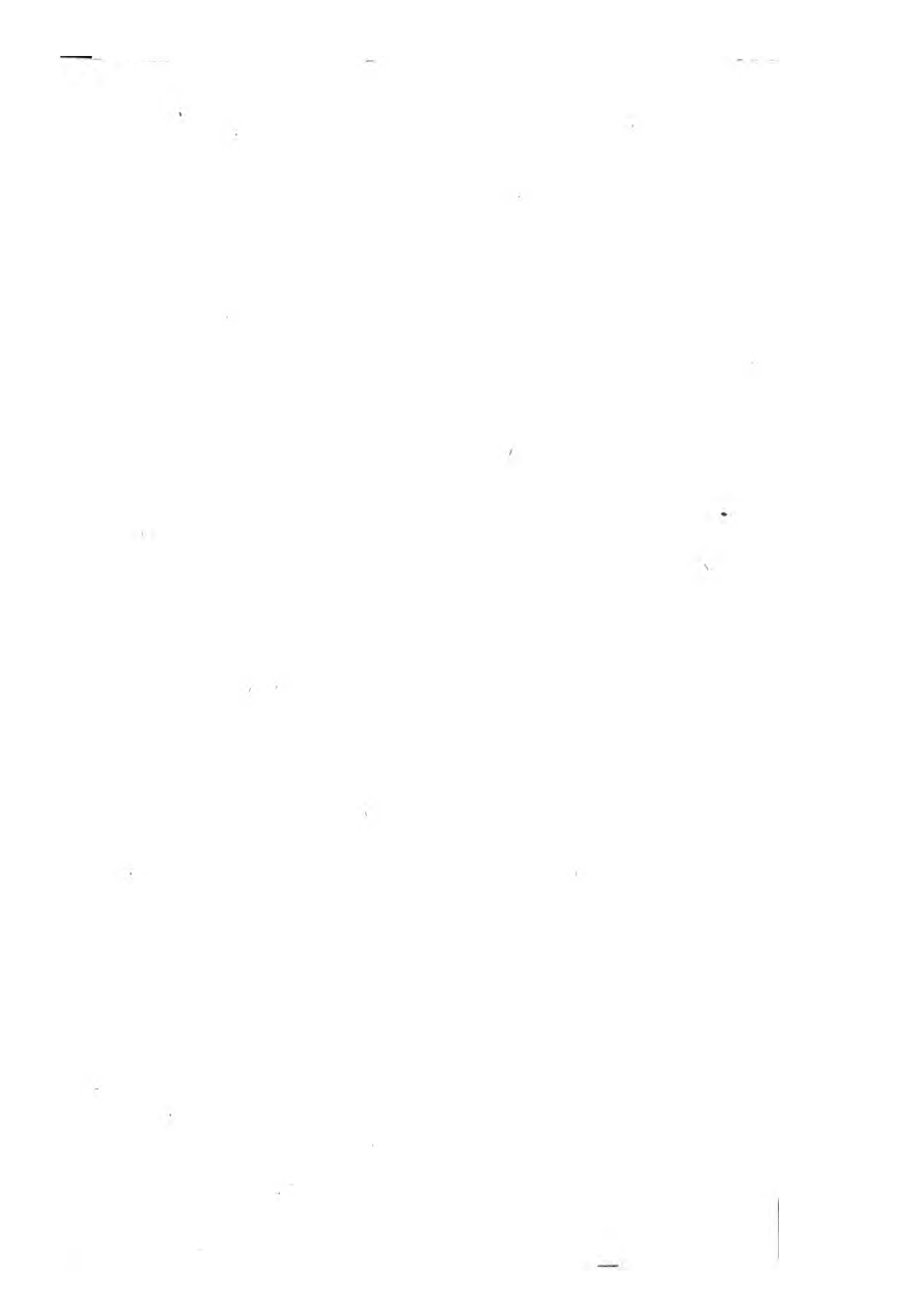
















EUGÉNIE,
DRAME

En cinq Actes en Prose ,

ENRICHÍ DE FIGURES EN TAILLE-DOUCE;

AVEC

UN ESSAI
SUR LE DRAME SÉRIEUX.

PAR M. DE BEAUMARCHAIS.

Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout
le monde.

Eugén. Acte III. Scène IV.

Prix, 3 liv. broché.

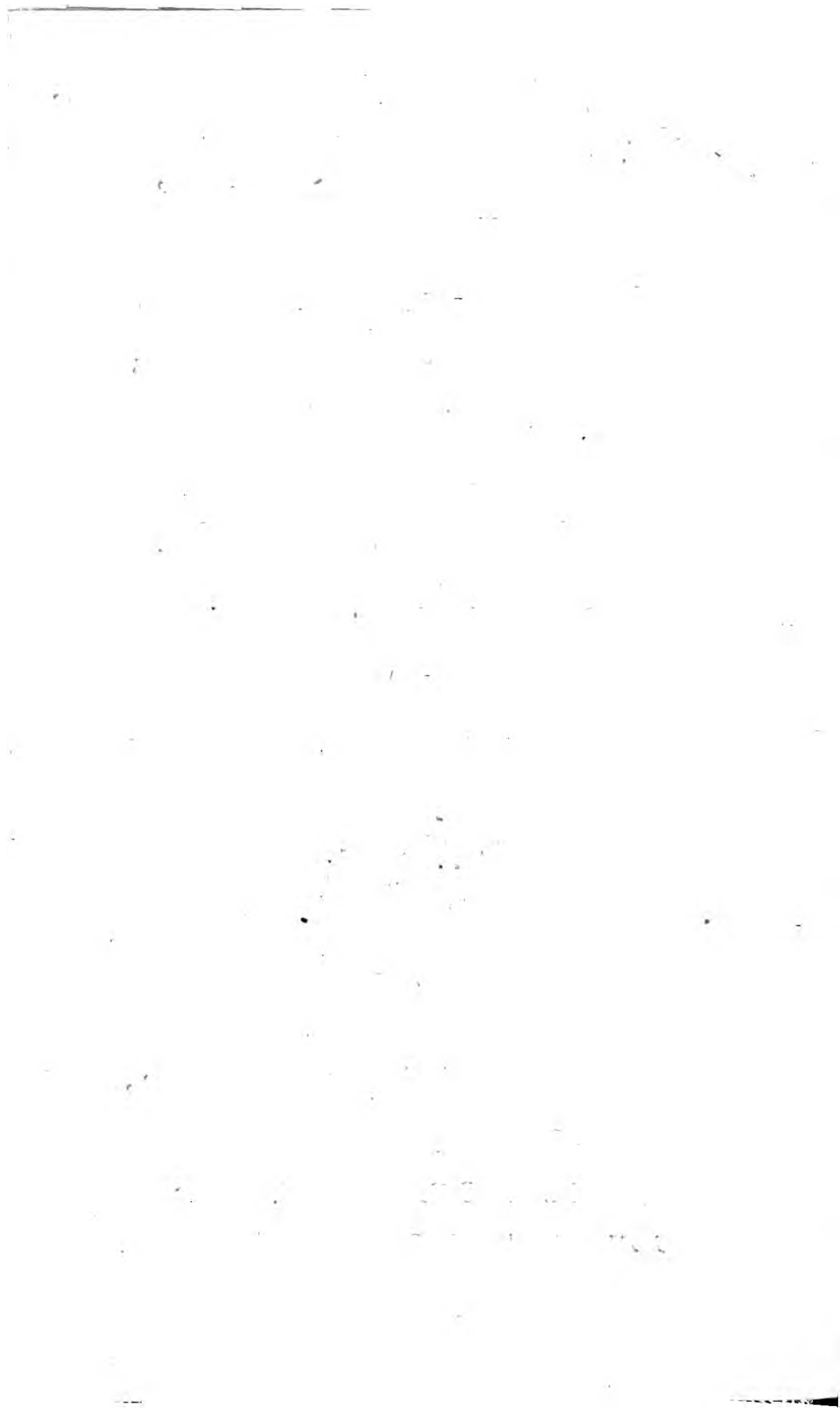


A P A R I S,

Chez M E R L I N, Libraire, rue de la Harpe ;
à S. Joseph.

M. D C C. L X V I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



ESSAI

SUR

LE GENRE DRAMATIQUE

SÉRIEUX.

JE n'ai point le mérite d'être Auteur ; le tems & les talens m'ont également manqué pour le devenir ; mais il y a environ huit ans que je m'amusai à jeter sur le papier quelques idées sur le Drame sérieux ou intermédiaire entre la Tragédie héroïque & la Comédie plaisante. De plusieurs genres de Littérature , sur lesquels j'avois le choix d'essayer mes forces , le moins important peut-être était celui-ci ; ce fut par-là même qu'il obtint la préférence. J'ai toujours été trop sérieusement occupé pour chercher autre chose qu'un délassement honnête dans les Lettres. *Neque semper arcum tendit Apollo.* Le sujet me plaisait : il m'entraîna ; mais je ne tardai pas à sentir que j'avois tort de vouloir convaincre par le raisonnement dans un genre où il ne faut que persuader par le sentiment. Alors je desirai avec passion de pouvoir substituer l'exemple au précepte.

ij

Moyen infailible de faire des Profélytes lorsqu'on réussit ! mais qui expose le malheureux qui échoue au double chagrin de manquer son but , & de rester chargé du ridicule d'avoir présumé de ses forces.

Trop échauffé pour être capable de cette dernière réflexion , je composai le Drame que je donne aujourd'hui. *Miss Fanny , Miss Jenny , Miss Polly , &c . . .* Charmantes productions ! Eugénie eût gagné sans doute à vous avoir pour modeles ; mais elle était, avant que vous eussiez vous-mêmes l'existence, sans laquelle on ne sent de modele à personne. Je renvoie vos Auteurs à la petite nouvelle Espagnole du Comte de Belflor , dans le **Diabie boiteux**. Elle fut la source où j'en puifai l'idée. Le foible parti que j'en ai tiré , leur laissera peu de regrets de n'avoir pu m'être bons à quelque chose.

La fabrique du plan , ce travail rapide , qui ne fait que jeter des masses , indiquer des situations , donner l'ébauche aux caractères , marchant avec chaleur , ne vit point ralentir mon courage ; mais lorsqu'il fallut couper le sujet , l'étendre , le mettre en œuvre , ma tête refroidie par les détails de l'exécution , connut la difficulté , s'effraya de l'entreprise , abandonna Dra-

me & Differtation. Et, tel qu'un enfant rebuté des efforts qu'il a faits pour dérober des fruits trop élevés, se dépîte & finit par se consoler en cueillant des fleurs au pied de l'arbre même, une chanson ou des vers à Thémire me firent oublier la peine inutile que j'avais prise.

Peu de tems après, M. Diderot donna son *Pere de famille*. Le génie de ce Poëte, sa maniere forte, le ton mâle & vigoureux de son Ouvrage devaient m'arracher le pinceau de la main; mais la route qu'il venait de frayer avait tant de charmes pour moi, que je consultai moins ma foiblesse que mon goût. Je repris mon Drame avec une nouvelle ardeur. J'y mis la dernière main, & je l'ai depuis donné aux Comédiens. Ainsi l'enfant que le succès d'un homme rend opiniâtre, atteint quelquefois aux fruits qu'il avait désirés. Heureux, en les goûtant, s'il ne les trouve pas remplis d'amertume! Voilà l'Histoire de la Pièce.

Maintenant qu'elle est jouée, je vais examiner toutes les clameurs & les censures qu'elle a occasionnées; mais je ne releverai que celles qui frappent directement sur le genre dans lequel je me suis plu à travailler, parce que c'est le seul point qui puisse intéresser aujourd'hui



le public. Je m'impose à jamais silence sur les personnalités. *Jam dolor in morrem venit meus*, (Ovid.) Je laisserai de même sans réponse tout ce qu'on a dit contre l'Ouvrage, persuadé que le plus grand honneur qu'on ait pû lui faire, après celui de s'en amuser au Théâtre, a été de ne pas le juger indigne de toute critique.

Et que l'on ne croie pas que je me pare ici d'une fausse modestie. Mon sang froid, sur la censure rigoureuse de la première représentation, ne partait ni d'indifférence, ni d'orgueil; il fut le fruit de ce raisonnement qui me parut net & sans réplique. Si la Critique est judicieuse, l'Ouvrage n'a donc pu l'éviter: ce n'est point le cas de m'en plaindre, mais celui de le rectifier au gré des Censeurs, ou de l'abandonner tout-à-fait. Si quelque animosité secrète échauffe les esprits, j'ai deux motifs de tranquillité pour un. Voudrais-je avoir moins bien fait au prix de fermer la bouche à l'envie? & pourrais-je me flatter de la désarmer quand je ferais mieux?

J'ai vu des gens se fâcher de bonne foi, de voir que le genre dramatique sérieux se faisait des partisans. « Un genre » équivoque, disaient-ils, on ne sçait » ce que c'est; qu'est-ce qu'une Pièce,

» dans laquelle il n'y a pas le mot pour
» rire, où cinq mortels Actes de prose
» traînante, sans sel comique, sans ma-
» ximes, sans caractères, nous tiennent
» suspendus au fil d'un événement roma-
» nesque, qui n'a souvent pas plus de
» vraisemblance que de réalité? N'est-ce
» pas ouvrir la porte à la licence, & favo-
» riser la paresse, que de souffrir de tels
» Ouvrages? La facilité de la prose dé-
» goûtera nos jeunes gens du travail pé-
» nible des vers, & notre Théâtre retom-
» bera bientôt dans la barbarie, d'où nos
» Poètes ont eu tant de peine à le tirer.
» Ce n'est pas que quelques-unes de ces
» Pièces ne m'aient attendri, je ne sçais
» comment, mais c'est qu'il serait affreux
» qu'un pareil genre prît; outre qu'il ne
» convient point du tout à notre Nation,
» chacun sçait ce qu'en ont pensé des Au-
» teurs célèbres, dont l'opinion fait auto-
» rité. Ils l'ont proscrit comme un genre
» également défavoué de Melpomène &
» de Thalie. Faudra-t-il créer une Muse
» nouvelle pour présider à ce cothurne
» trivial, à ce comique échâffé? Tragi-
» Comédie, Tragédie bourgeoise, Co-
» médie larmoyante, on ne sçait quel
» nom donner à ces productions mon-
» strueuses! & qu'un chétif Auteur ne

» vienne pas se targuer des suffrages mo-
 » mentanés du public ! juste salaire du
 » travail & du talent des Comédiens ! ... le
 » public ! ... qu'est-ce encore que le public ?
 » Lorsque cet être collectif vient à se dis-
 » soudre , que les parties s'en dispersent ,
 » que reste-t-il pour fondement de l'opi-
 » nion générale , sinon celle de chaque
 » individu , dont les plus éclairés ont une
 » influence naturelle sur les autres qui les
 » ramène tôt ou tard à leur avis ? D'où
 » l'on voit que c'est au jugement du petit
 » nombre , & non à celui de la multitude
 » qu'il faut s'en rapporter ».

C'est assez : osons répondre à ce torrent d'objections , que je n'ai affaiblies , ni fa-
 dées en les rapportant. Commençons par
 nous rendre notre Juge favorable , en dé-
 fendant ses droits. Quoi qu'en disent les
 Censeurs , le public assemblé n'en est pas
 moins le seul Juge des Ouvrages destinés à
 l'amuser , tous lui sont également soumis ;
 & vouloir arrêter les efforts du génie dans
 la création d'un nouveau genre de specta-
 cle , ou dans l'extension de ceux qu'il
 connaît déjà , est un attentat contre ses
 droits , une entreprise contre ses plai-
 sirs. Je conviens qu'une vérité difficile ,
 sera plutôt rencontrée , mieux saisie , plus
 sainement jugée par un petit nombre de

personnes éclairées , que par la multitude en rumeur , puisque sans cela cette vérité ne devrait pas être appelée difficile ; mais les objets de goût , de sentiment , de pur effet , en un mot de spectacle , n'étant jamais admis que sur la sensation puissante & subite qu'ils produisent dans tous les Spectateurs , doivent-ils être jugés sur les mêmes regles ? Lorsqu'il est moins question de discuter & d'approfondir , que de sentir , de s'amuser ou d'être touché , n'est-il pas aussi hazardé de soutenir que le jugement du public ému , est faux & mal porté , qu'il le serait de prétendre qu'un genre de spectacle dont toute une Nation aurait été vivement affectée , & qui lui plairait généralement , n'aurait pas le degré de bonté convenable à cette Nation ? De quel poids seront contre le goût du public les Satyres de quelques Auteurs sur le Drame sérieux , sur-tout lorsque leurs plaisanteries calomnient des Ouvrages charmans en ce genre sortis de leur plume. Outre qu'il faut être conséquent ; c'est que l'arme légère & badine du sarcasme n'a jamais décidé d'affaires ; elle est seulement propre à les engager , & tout-au-plus permise contre ces poltrons d'adversaires , qui retranchés derrière des

monceaux d'autorités , refusent de prêter le collet aux Raisonneurs en rase campagne. Elle convient encore à nos Beaux-Esprits de sociétés qui ne font qu'effleurer ce qu'ils jugent , & font comme les troupes légères , ou les enfans perdus de la Littérature. Mais ici , par un renversement singulier , les graves Auteurs plaisantent , & les gens du monde discutent. J'entends citer par-tout de grands mots , & mettre en avant , contre le genre sérieux , Aristote , les anciens , les poétiques , l'usage du Théâtre , les regles , & sur-tout les regles , cet éternel lieu-commun des critiques , cet épouvantail des esprits ordinaires. En quel genre a-t-on vu les regles produire des chefs-d'œuvre ? N'est-ce pas au contraire les grands exemples qui de tout tems ont servi de base & de fondement à ces regles , dont on fait une entrave au génie en intervertissant l'ordre des choses ? Les hommes eussent-ils jamais avancé dans les Arts & les Sciences , s'ils avoient servilement respecté les bornes trompeuses que leurs prédécesseurs y avoient prescrites ? Le nouveau monde serait encore dans le néant pour nous , si le hardi Navigateur Génois n'eût pas foulé aux pieds ce *nec plus ultra*

des colonnes d'Alcide ; auffi menteur qu'orgueilleux. Le génie curieux , impatient , toujours à l'étroit dans le cercle des connoiffances acquifes, foupçonne quelque chofe de plus que ce qu'on fçait ; agité par le fentiment qui le preffe , il fe tourmente , entreprend , s'agrandit ; & rompant enfin la barrière du préjugé , il s'élançe au-delà des bornes connues. Il s'égaré quelquefois , mais c'est lui feul qui porte au loin dans la nuit du poffible le fanal , vers lequel on s'emprefse de le fuivre. Il a fait un pas de géant , & l'Art s'est étendu , Arrêtons-nous. Il ne s'agit point ici de difputer avec feu , mais de difcutter froidement. Réduifons donc à des termes fimples une queftion qui n'a jamais été bien pofée. Pour la porter au tribunal de la raifon , voici comment je l'énoncerais.

Est-il permis d'effayer d'intérefser un peuple , au Théâtre , & de faire couler fes larmes fur un événement , tel, qu'en le fupposant véritable , & paffé fous fes yeux entre des citoyens , il ne manquerait jamais de produire cet effet fur lui ? car tel est l'objet du genre honnête & sérieux. Si quelqu'un est affez barbare , affez claffique pour ofer foutenir la négative , il faut lui demander fi ce qu'il entend par le mot

Drame ou **Pièce de Théâtre**, n'est pas le tableau fidèle des actions des hommes? Il faut lui lire les Romans de Richardson qui sont de vrais Drames, de même que le Drame est la conclusion & l'instant le plus intéressant d'un Roman quelconque. Il faut lui apprendre, s'il l'ignore, que plusieurs Scènes de l'Enfant prodigue, Nanine toute entière, Mélanide, Cénie, le Père de famille, l'Ecossoise, le Philosophe sans le sçavoir, ont déjà fait connaître de quelles beautés le genre féerieux est susceptible, & nous ont accoutumés à nous plaire à la peinture touchante d'un malheur domestique, d'autant plus puissante sur nos cœurs, qu'il semble nous menacer de plus près. Effet qu'on ne peut jamais espérer au même degré, de tous les grands tableaux de la Tragédie héroïque.

Avant que d'aller plus loin, j'avertis que ce qui me reste à dire est étranger à nos fameux Tragiques. Ils auraient également brillé dans toute autre carrière; le génie naît de lui-même, il ne doit rien aux sujets, & s'applique à tous. Je disserte sur le fonds des choses en respectant le mérite des Auteurs. Je compare les genres, & ne discute point les talens. Voici donc mon assertion.

Il est de l'essence du genre sérieux d'offrir un intérêt plus pressant, une moralité plus directe que la Tragédie héroïque, & plus profonde que la Comédie plaisante; toutes choses égales d'ailleurs.

J'entends déjà mille voix s'élever, & crier à l'impie; mais je demande pour toute grace qu'on m'écoute avant que de prononcer l'anathème. Ces idées sont trop neuves pour n'avoir pas besoin d'être développées.

Dans la Tragédie des anciens, une indignation involontaire contre leurs Dieux cruels, est le sentiment qui me saisit à la vue des maux dont ils permettent qu'une innocente victime soit accablée. **Edipe**, **Jocaste**, **Phèdre**, **Ariane**, **Philoctète**, **Oreste**, & tant d'autres m'inspirent moins d'intérêt que de terreur. Etes dévoués & passifs, aveugles instrumens de la colère ou de la fantaisie de ces Dieux! je suis effrayé bien plus qu'attendri sur leur sort. Tout est énorme dans ces Drames: les passions toujours effrénées, les crimes toujours atroces y sont aussi loin de la nature qu'inouis dans nos mœurs; on n'y marche que parmi des décombres, à-travers des flots de sang, sur des monceaux de morts, & l'on n'arrive à la catastrophe que par l'empoisonne-

ment, l'assassinat, l'inceste ou le parricide. Les larmes qu'on y répand quelquefois, sont pénibles, rares, brûlantes; elles ferment le front long-tems avant que de couler. Il faut des efforts incroyables pour nous les arracher, & tout le génie d'un sublime Auteur y suffit à peine.

D'ailleurs les coups inévitables du destin n'offrent aucun sens moral à l'esprit. Quand on ne peut que trembler & se taire, le pire n'est-il pas de réfléchir? Si l'on tirait une moralité d'un pareil genre de spectacle, elle serait affreuse, & porterait au crime autant d'ames, à qui la fatalité servirait d'excuse, qu'elle en découragerait de suivre le chemin de la vertu, dont tous les efforts dans ce système ne garantissent de rien. S'il n'y a pas de vertus sans sacrifices, il n'y a point aussi de sacrifices sans espoir de récompense. Toute croyance de fatalité dégrade l'homme en lui ôtant la liberté, hors laquelle il n'y a nulle moralité dans ses actions.

D'autre part, examinons quelle espèce d'intérêt les Héros & les Rois, proprement dits, excitent en nous dans la Tragédie héroïque, & nous reconnâtrons peut-être que ces grands événemens, ces personnages fastueux qu'elle nous présente, ne sont que des pièges tendus à notre

amour-propre , auxquels le cœur se prend rarement. C'est notre vanité qui trouve son compte à être initiée dans les secrets d'une Cour superbe , à entrer dans un Conseil qui va changer la face d'un Etat , à percer jusqu'au cabinet d'une Reine , dont la vue du trône nous serait permise à peine. Nous aimons à nous croire les confidens d'un Prince malheureux , parce que ses chagrins , ses larmes , ses foiblesses semblent rapprocher sa condition de la nôtre, ou nous consolent de son élévation : sans nous en appercevoir , chacun de nous cherche à agrandir sa sphère , & notre orgueil se nourrit du plaisir de juger au Théâtre ces Maîtres du monde , qui partout ailleurs peuvent nous fouler aux pieds. Les hommes sont plus dupes d'eux-mêmes qu'ils ne croient : le plus sage est souvent mû par des motifs , dont il rougirait s'il s'en était mieux rendu compte. Mais si notre cœur entre pour quelque chose dans l'intérêt que nous prenons aux personnages de la Tragédie , c'est moins parce qu'ils sont Héros ou Rois , que parce qu'ils sont hommes & malheureux : est-ce la Reine de Mésène qui me touche en Mérope ? C'est la mère d'Egiste : la seule nature a des droits sur notre cœur.

Si le Théâtre est le tableau fidèle de ce

qui se passe dans le monde , l'intérêt qu'il excite en nous a donc un rapport nécessaire à notre manière d'envisager les objets réels. Or je vois que souvent un grand Prince , au faite du bonheur , couvert de gloire , & tout brillant de succès , n'obtient de nous que le sentiment stérile de l'admiration qui est étranger à notre cœur. Nous ne sentons peut-être jamais si bien qu'il nous est cher , que lorsqu'il tombe dans quelque disgrâce : cet enthousiasme si touchant du peuple , qui fait l'éloge & la récompense des bons Rois , ne le fait guères qu'au moment qu'il les voit malheureux , ou qu'il craint de les perdre. Alors sa compassion pour l'homme souffrant est un sentiment si vrai , si profond , qu'on diroit qu'il peut acquitter tous les bienfaits du Monarque heureux. Le véritable intérêt du cœur , sa vraie relation est donc toujours d'un homme à un homme , & non d'un homme à un Roi. Aussi , bien loin que l'éclat du rang augmente en moi l'intérêt que je prends aux personnages tragiques , il y nuit au contraire. Plus l'homme qui pâtit est d'un état qui se rapproche du mien , & plus son malheur a de prise sur mon ame. « Ne serait-il pas à désirer (dit M. Rousseau) » que nos sublimes Auteurs » daignassent descendre un peu de leur

» continuelle élévation , & nous attendrir
 » quelquefois pour l'humanité souffrante ,
 » de peur que n'ayant de la pitié que pour
 » des Héros malheureux, nous n'en ayons
 » jamais pour personne ».

Que me font à moi, sujet paisible d'un Etat Monarchique du dix-huitieme siècle, les révolutions d'Athènes & de Rome ? quel véritable intérêt puis-je prendre à la mort d'un tyran du Péloponnèse ? au sacrifice d'une jeune Princesse en Aulide ? Il n'y a dans tout cela rien à voir pour moi, aucune moralité qui me convienne. Car qu'est-ce que moralité ? C'est le résultat fructueux & l'application personnelle des réflexions qu'un événement nous arrache. Qu'est-ce que l'intérêt ? C'est le sentiment involontaire, par lequel nous nous adaptons cet événement, sentiment qui nous met en la place de celui qui souffre, au milieu de sa situation. Une comparaison prise au hasard dans la nature, achevera de rendre mon idée sensible à tout le monde. Pourquoi la Relation du tremblement de terre qui engloutit Lima & ses habitans à trois mille lieues de moi, me trouble-t-elle, lorsque celle du meurtre juridique de Charles I. commis à Londres, ne fait que m'indigner ? C'est que le volcan ouvert au Pérou pouvait faire son explosion à Paris,

m'enfevelir sous ses ruines , & peut-être me menace encore ; au lieu que je ne puis jamais appréhender rien d'absolument semblable au malheur inoui du Roi d'Angleterre : ce sentiment est dans le cœur de tous les hommes ; il sert de base à ce principe certain de l'Art , qu'il n'y a moralité , ni intérêt au Théâtre , sans un secret rapport du sujet dramatique à nous. Il reste donc pour constant que la Tragédie héroïque ne nous touche que par le point où elle se rapproche du genre sérieux , en nous peignant des hommes , & non des Rois ; & que les sujets qu'elle met en action étant si loin de nos mœurs , & les personnages si étrangers à notre état civil , l'intérêt en est moins pressant que celui d'un Drame sérieux , & la moralité moins directe , plus aride , souvent nulle & perdue pour nous , à-moins qu'elle ne serve à nous consoler de notre médiocrité , en nous montrant que les grands crimes & les grands malheurs sont l'ordinaire partage de ceux qui se mêlent de gouverner le monde.

Après ce qu'on vient de lire , je ne crois pas avoir besoin de prouver qu'il y a plus d'intérêt dans un Drame sérieux , que dans une Pièce comique. Tout le monde sçait que les sujets touchans nous affectent davantage

d'avantage que les sujets plaisans à égal degré de mérite. Il suffira seulement de développer les causes de cet effet aussi constant que naturel, & d'examiner l'objet moral dans la comparaison des deux genres.

La gaieté légère nous distrait; elle tire, en quelque façon, notre ame hors d'elle-même, & la répand autour de nous : on ne rit bien qu'en compagnie. Mais si le tableau gai du ridicule amuse un moment l'esprit au spectacle; l'expérience nous apprend que le rire qu'excite en nous un trait lancé, meurt absolument sur sa victime, sans jamais réfléchir jusqu'à notre cœur. L'amour-propre soigneux de se soustraire à l'application, se sauve, à la faveur des éclats de l'assemblée, & profite du tumulte général pour écarter tout ce qui pourrait nous convenir dans l'Epigrame. Jusques-là le mal n'est pas grand, pourvu qu'on n'ait livré à la risée publique qu'un pédant, un fat, une coquette, un extravagant, une imbécile, une bamboche, en un mot, tous les ridicules de la société. Mais la moquerie qui les punit est-elle l'arme avec laquelle on doit attaquer le vice? Est-ce en plaisantant qu'on croit l'attérer? Non-seulement on manquerait son but, mais on

ferait précisément le contraire de ce qu'on s'était proposé. Nous le voyons arriver dans la plupart des Pièces comiques ; à la honte de la Morale , le Spectateur se surprend trop souvent à s'intéresser pour le fripon contre l'honnête homme , parce que celui-ci est toujours le moins plaisant des deux. Mais si la gaieté des Scènes a pu m'entraîner un moment , bientôt humilié de m'être laissé prendre au piège des bons mots ou du jeu théâtral , je me retire mécontent de l'Auteur , de l'Ouvrage & de moi-même. La moralité du genre plaisant est donc ou peu profonde , ou nulle , ou même inverse de ce qu'elle devrait être au théâtre.

Il n'en est pas ainsi de l'effet d'un Drame touchant , puisé dans nos mœurs. Si le rire bruyant est ennemi de la réflexion , l'attendrissement au contraire est silencieux : il nous recueille , il nous isole de tout. Celui qui pleure au Spectacle est seul , & plus il le sent , plus il pleure avec délices , & surtout dans les pièces du genre honnête & sérieux qui remuent le cœur par des moyens si vrais , si naturels. Souvent au milieu d'une scène agréable , une émotion charmante fait tomber des yeux des larmes abondantes & faciles , qui se mêlent aux traces du sourire , & peignent sur le visage l'attendrissement & la joie. Un con-

flit si touchant n'est-il pas le plus beau triomphe de l'art, & l'état le plus doux pour l'ame sensible qui l'éprouve ?

L'attendrissement a de plus cet avantage moral sur le rire, qu'il ne se porte sur aucun objet sans agir en même tems sur nous par une réaction puissante.

Le tableau du malheur d'un honnête-homme frappe au cœur, l'ouvre doucement, s'en empare, & le force bien-tôt à s'examiner soi-même. Lorsque je vois la vertu persécutée, victime de la méchanceté, mais toujours belle, toujours glorieuse, & préférable à tout, même au sein du malheur, l'effet du Drame n'est point équivoque, c'est à elle seule que je m'intéresse ; & alors si je ne suis pas heureux moi-même ; si la basse envie fait ses efforts pour me noircir ; si elle m'attaque dans ma personne, mon honneur ou ma fortune ; combien je me plais à ce genre de spectacle ! & quel beau sens moral je puis en tirer ! le sujet m'y porte naturellement ; comme je ne m'intéresse qu'au malheureux qui souffre injustement, j'examine si par légèreté de caractère, défaut de conduite, ambition démesurée, ou concurrence mal-honnête, je me suis attiré la haine qui me poursuit, & ma conclusion est sûrement de chercher à me corriger : ainsi je

fors du Spectacle meilleur que je n'y suis entré , par cela seul que j'ai été attendri.

Si l'injure qu'on me fait est criante , & vient plus du fait d'autrui que du mien , la moralité du Drame attendrissant sera plus douce encore pour moi. Je descendrai dans mon cœur avec plaisir , & là , si j'ai rempli tous mes devoirs envers la société , si je suis bon parent , maître équitable , ami bienfaisant , homme juste & citoyen utile ; le sentiment intérieur me consolant de l'injure étrangere , je chérirai le Spectacle qui m'aura rappellé que je tire de l'exercice de la vertu , la plus grande douceur à laquelle un homme sage puisse prétendre , celle d'être content de lui , & je retournerai pleurer avec délices au tableau de l'innocence ou de la vertu persécutée.

Ma situation est-elle heureuse au point que le Drame ne puisse m'offrir aucune application personnelle , ce qui est pourtant assez rare ; alors la moralité tournant toute au profit de ma sensibilité , je me saurai gré d'être capable de m'attendrir sur des maux qui ne peuvent me menacer ni m'atteindre : cela me prouvera que mon ame est bonne & ne s'éloigne pas de la pratique des vertus bienfaisantes. Je sortirai satisfait , ému , & aussi content du théâtre que de moi-même.

Quoique ces réflexions soient sensible-
ment vraies, je ne les adresse pas indistin-
ctement à tout le monde. L'homme qui
craint de pleurer, celui qui refuse de s'at-
tendre, a un vice dans le cœur, ou de for-
tes raisons de n'oser y rentrer pour com-
pter avec lui-même : ce n'est pas à lui que
je parle, il est étranger à tout ce que je
viens de dire. Je parle à l'homme sen-
sible, à qui il est souvent arrivé de s'en
aller aussitôt après un Drame attendris-
sant. Je m'adresse à celui qui préfère l'utile
& douce émotion où le Spectacle l'a jetté,
à la diversion des plaisanteries de la petite
pièce, qui, la toile baissée, ne laissent rien
dans le cœur.

Pour moi, lorsqu'un sujet tragique m'a
vivement affecté, mon ame s'en occupe
délicieusement pendant l'intervalle des
deux pièces, & je sens long-tems que je
me prête à regret à la seconde. Il me semble
alors que mon cœur se referme par degrés,
comme une fleur ouverte aux premiers so-
leils du printems, se resserre le soir à me-
sure que le froid de la nuit succede à la
chaleur du jour.

Quelqu'un a prétendu que le genre sé-
rieux devait avoir plus de succès dans les
Provinces qu'à Paris, parce que, disait-il,
on vaut mieux là qu'ici, & que plus on est

corrompu, moins on se plaît à être touché. Il est certain que celui qui fit interdire son pere, enfermer son fils, qui vit dans le divorce avec sa femme, qui dédaigne son obscure famille, qui n'aime personne, & qui fait, en un mot, profession publique de mauvais cœur, ne peut voir dans ce genre de spectacle qu'une censure amere de sa conduite, un reproche public de sa dureté; il faut qu'il fuie ou qu'il se corrige, & le premier lui convient toujours davantage. Son visage le trahirait, son maintien accuserait sa conscience: *Heu quam difficile est crimen non prodere vultu!* dit Ovide. Et l'on ne peut s'empêcher d'avouer que ces désordres sont plus sensibles dans la Capitale que par-tout ailleurs. Mais cette réflexion est aussi trop affligeante pour être poussée plus loin; j'aime mieux tourner son propre argument contre mon Observateur, & le succès d'Eugénie m'y servira d'autant mieux, que cette piece faiblement travaillée, fait peut-être moins d'honneur à l'esprit qu'au cœur de son Auteur. Puisque c'est en faveur du sentiment & de l'honnêteté de la morale qu'on a fait grace aux défauts de l'ouvrage; il en faut conclure que Paris ne le cede point en sensibilité aux Provinces du Royaume; & pour moi, je crois que si les vices qui frappent mon

Censeur, y semblent plus communs; c'est seulement en raison composée du plus grand nombre d'hommes que cette Ville rassemble, & de l'élévation du théâtre sur lequel ils sont placés.

On reproche au genre noble & sérieux de manquer de nerf, de chaleur, de force ou de sel comique : car le *vis comica* des Latins renferme toutes ces choses : voyons si ce reproche est fondé. Tout objet trop neuf pour présenter en soi des règles positives de discussion, se juge par analogie à des objets de même nature, mais plus connus. Appliquons cette méthode à la question présente. Le Drame sérieux & touchant, tient le milieu entre la Tragédie héroïque & la Comédie plaisante. Si je l'examine par le côté où il s'éleve au tragique, je me demande, la chaleur & la force d'un Etre théâtral se tirent-elles de son état civil ou du fond de son caractère? Un coup d'œil sur les modèles que la nature fournit à l'art imitateur, m'apprend que la vigueur de caractère n'appartient pas plus au Prince qu'au Particulier. Trois hommes s'élevent du sein de Rome & se partagent l'empire du monde. Le premier est lâche & pusillanime ; le second, vaillant, présomptueux & féroce ; & le troisième, un fourbe adroit, qui dépouille les deux autres. Mais Octave,

Antoine & Lépide monterent au Triumvirat avec un caractère qui décida seul de la différence de leur sort dans la jouissance de l'usurpation commune. Et la mollesse de l'un, la violence de l'autre, & l'astuce du dernier, auraient eu également leur effet, quand il ne se fût agi entre eux que du partage d'une succession privée. Tout homme est lui-même par son caractère, il est ce qu'il plaît au sort par son état sur lequel ce caractère influe beaucoup; d'où il suit que le Drame sérieux qui me présente des hommes vivement affectés par un événement, est susceptible d'autant de nerf, de force ou d'élévation, que la Tragédie héroïque, qui me montre aussi des hommes vivement affectés, dans des conditions seulement plus relevées. Si j'observe le Drame noble & grave par le point où il touche au comique, je ne puis disconvenir que le *vis comica* ne soit un moyen indispensable de la bonne Comédie: mais alors je demanderai pourquoi l'on imputerait au genre sérieux un défaut de chaleur qui, s'il existe, ne peut provenir que de la mal-adresse de l'Auteur? Puisque ce genre prend ses personnages au sein de la société, comme la Comédie gaie; les caractères qu'il leur suppose doivent-ils avoir moins de vigueur, sortir avec moins de force, dans la douleur

ou la colere d'un événement qui engage l'honneur & la vie , que lorsque ces caractères sont employés à démêler des intérêts moins pressans , dans de simples embarras , ou dans des sujets purement comiques ? Aussi quand tous les Drames que j'ai ci-devant cités manqueraient de force comique , ce que je suis bien loin de penser ; quand même Eugénie , dont j'ose à peine parler après tous ces modèles , serait encore plus faible , la question ne devrait jamais rouler que sur le plus ou le moins de capacité des Auteurs , & non sur un genre , qui de sa nature est le moins boursoufflé , mais le plus nerveux de tous. De même qu'il serait imprudent de dire du mal de l'Épopée , quand l'Illiade & la Henriade n'existeraient pas , & encore que nous n'eussions à citer pour tout exemple en ce genre , que le Clovis ou la Pucelle , (j'entends celle de Chapelain.)

Il s'éleve une autre question , sur laquelle je dirai mon sentiment avec d'autant plus de liberté qu'elle n'est point formée en objection contre le genre que je défens. On demande si le Drame sérieux ou Tragédie domestique doit s'écrire en prose ou en vers. Par cette question , je vois déjà qu'il n'est point indifférent de l'écrire d'une ou d'autre manière , & c'est

beaucoup. Mais il n'y a pas moyen d'appliquer à ce fait la méthode analogique comme au précédent : ici toutes raisons de préférence manquent, hors celles qui peuvent se tirer de la nature même des choses. Etabliſſons - les donc avec ſoin : l'exemple de M. de la Mothe, quoiqu'un peu étranger à la queſtion, ne ſervira pas moins à y répandre un grand jour. L'eſſai malheureux qu'il fit de la proſe dans ſon **Œdipe**, entraîne beaucoup d'eſprits & les porte à ſe décider en faveur des vers. D'un autre côté, M. Diderot dans ſon admirable **Ouvrage ſur l'art dramatique**, ſe décide pour la proſe ; mais ſeulement par ſentiment, & ſans entrer dans les raiſons qu'il a de la préférer. Les partiſans des vers dans le fait de M. de la Mothe, avoient auſſi jugé par ſentiment ; les uns & les autres ont également raiſon, parce qu'ils ſont d'accord au fond. Ce n'eſt que faute d'explication qu'ils ſemblent diviſés, & cette oppoſition apparente eſt précifément ce qui juge la queſtion.

Puiſque M. de la Mothe vouloit rapprocher ſon langage de celui de la nature ; il ne devoit pas choiſir le ſujet tragique de ſon **Drame** dans les familles de **Cadmus**, de **Tantale**, ou d'**Atrée & Thieſte**. Ces tems héroïques & fabuleux, où l'on voit agir pêle-mêle & ſe confondre par-tout

les Dieux & les Héros , grossissent à notre imagination les objets qu'il nous présentent & portent avec eux un merveilleux , pour lequel le rithme pompeux & cadencé de la versification semble avoir été inventé , & auquel il s'amalgame parfaitement. Ainsi les Héros d'Homere qui ne paraissent que grands & superbes dans l'Épopée , seraient gigantesques dans l'Histoire en prose. Son langage trop vrai & trop voisin de nous , est comme l'atelier du Sculpteur où tout est colossal. La poésie est le vrai pié - d'estal qui met ces groupes énormes au point d'optique favorable à l'œil ; & il en est de la Tragédie héroïque , comme du Poëme épique. On eût donc raison de blâmer M. de la Mothe d'avoir traité le sujet héroïque d'Œdipe en langage familier. Peut-être eût-il fait une faute non moins grande contre la vérité , la vraisemblance & le bon goût , s'il eût traité en vers magnifiques un événement malheureux , arrivé parmi nous entre des Citoyens. Car suivant cette regle de la poétique d'Aristote : *Comedia enim deteriores , Tragedia meliores quam nunc sunt , imitari conantur*. Si la Tragédie doit nous représenter les hommes plus grands , & la Comédie moindres qu'ils ne sont réellement , l'imitation de l'un & l'autre genre n'ayant pas une exacte

vérité, leur langage n'a pas besoin d'être rigoureusement asservi aux règles de la nature. On fait faire à l'esprit humain autant de pas qu'on veut vers le merveilleux, dès qu'on lui a fait une fois franchir les barrières du naturel; les sujets n'ayant plus alors qu'une vérité poétique ou de convention, il s'accommode aisément de tout. Voilà pourquoi la Tragédie s'écrit avec succès en vers, & la Comédie indifféremment de l'une ou de l'autre manière. Mais le genre sérieux qui tient le milieu entre les deux autres, devant nous montrer les hommes absolument tels qu'ils sont, ne peut pas se permettre la plus légère liberté contre le langage, les mœurs ou le costume de ceux qu'il met en scène. « Mais, direz-vous, le langage de la Tragédie est très-différent de celui de l'Epopée; plus uni, moins chargé de métaphores, & se rapprochant davantage de la nature, qui empêche qu'il ne s'adapte avec succès au genre sérieux? » C'est bien dit. Faites seulement un pas de plus, & concluez avec moi que plus ce langage s'en rapprochera, mieux il conviendra au genre; ce qui ramène tout naturellement à préférer la prose, & c'est ce qu'a soutenu M. Diderot. En effet, si l'art du Comédien consiste à me faire oublier le travail que l'Auteur s'est donné d'écrire son ouvrage en vers, autant valait-

il qu'il ne prît pas une peine dont tout le mérite est dans la difficulté vaincue : genre de beauté , qui fait peut-être honneur au talent ; mais qui n'intéresse jamais personne en faveur du fond de l'ouvrage. Qu'on ne perde pas de vûe cependant que c'est relativement au Drame sérieux que je raisonne ainsi. Si je traitais un Drame comique , peut-être voudrois-je à la gaieté du sujet joindre encore le charme de la poésie. Son coloris moins vrai , mais plus brillant que celui de la prose , donne à l'ouvrage l'air riche & fleuri d'un parterre. Si l'harmonie des vers ôte un peu de naturel aux choses fortes , en revanche elle échauffe les endroits faibles , & sur-tout est très-propre à embellir les détails badins d'une pièce sans intérêt. Je ne fais point mauvais gré à l'homme qui me conduit à la promenade , de me faire admirer toutes les beautés qui ornent son parc , & d'éloigner le terme de mon plaisir , par l'agrément des détails & la variété des objets : mais celui qui m'arrache à ma tranquillité pour m'entraîner avec lui dans une poursuite pénible ; celui dont on enlève la femme , la fille , l'honneur ou le bien , peut-il s'amuser en chemin ? Nous ne marchons que pour arriver ; s'il s'arrête en une carrière douloureuse , s'il me laisse entrevoir

qu'il est moins pressé que moi de sortir des cruels embarras que ma compassion seule me fait partager , j'abandonne l'insensé , ou je fais un barbare qui se joue de ma sensibilité.

Le genre sérieux n'admet donc qu'un style simple, sans fleurs ni guirlandes ; il doit tirer toute sa beauté du fond, de la texture, de l'intérêt & de la marche du sujet. Comme il est aussi vrai que la nature même, les sentences & les plumes du tragique, les pointes & les cocardes du comique lui sont absolument interdites ; jamais de maximes, à moins qu'elles ne soient mises en action. Ses personnages doivent toujours y paraître sous un tel aspect, qu'ils aient à peine besoin de parler pour intéresser. Sa véritable éloquence est celle des situations, & le seul coloris qui lui soit permis est le langage vif, pressé, coupé, tumultueux & vrai des passions si éloigné du compas de la césure, & de l'affectation de la rime, que tous les soins du Poète ne peuvent empêcher d'appercevoir dans son Drame s'il est en vers. Pour que le genre sérieux ait toute la vérité qu'on a droit d'exiger de lui, le premier objet de l'Auteur doit être de me transporter si loin des coulisses, & de faire si bien disparaître à mes yeux tout le badinage

d'Acteurs, l'appareil théâtral, que leur souvenir ne puisse pas m'atteindre une seule fois dans tout le cours de son Drame. Or le premier effet de la conversation rimée, qui n'a qu'une vérité de convention, n'est-il pas de me ramener au théâtre, & de détruire par conséquent toute l'illusion qu'on a prétendu me faire? C'est dans le fallon de Vanderk que j'ai tout-à-fait perdu de vûe Prévile & Brisard, pour ne voir que le bon Antoine & son excellent maître, & m'attendrir véritablement avec eux. Croyez-vous que cela me fût arrivé de même, s'ils m'eussent recité des vers? Non-seulement j'aurais retrouvé les Acteurs dans les personnages, mais qui pis est, à chaque rime, j'aurais apperçu le Poète dans les Acteurs. Alors toute la vérité si précieuse de cette pièce s'évanouissait; & cet Antoine si vrai, si pathétique m'eût paru aussi gauche & mauffade avec son langage emprunté, qu'un naïf paysan qu'on affublerait d'un riche habit de livrée, avec la prétention de me le montrer au naturel. Je pense donc, comme M. Diderot, que le genre sérieux doit s'écrire en prose. Je pense qu'il ne faut pas qu'elle soit chargée d'ornemens, & que l'élégance doit toujours y être sacrifiée à l'énergie, lorsqu'on est forcé de choisir entre elles.

Mon ouvrage est fort avancé , si j'ai réussi à convaincre mes lecteurs , que le genre sérieux existe , qu'il est bon , qu'il offre un intérêt très-vif , une moralité directe & profonde , & ne peut avoir qu'un langage qui est celui de la nature ; qu'outré les avantages communs avec les autres genres , il a de grandes beautés propres à lui seul ; que c'est une carrière neuve , où le génie peut prendre un essor étendu , puisqu'elle embrasse tous les états de la vie & toutes les situations de chaque état ; où l'on peut de nouveau s'emparer avec succès des grands caractères de la Comédie , qui sont à peu-près épuisés sous leur titre propre ; enfin qu'il peut sortir de ce genre de spectacle une source abondante de plaisirs & de leçons pour la société. Reste à sçavoir si j'ai rempli dans le Drame d'Eugénie tout ce que cet essai semble exiger de son Auteur ; je suis loin de m'en flatter. La théorie de l'art peut être le fruit de l'étude & des réflexions ; mais l'exécution appartient au génie , qui ne s'apprend point.

Je n'ajouterais pas un mot de plus , si je n'avais aujourd'hui qu'à venger de sa chute un Ouvrage tombé que j'aurais eu la faiblesse de croire bon. Mais il n'est peut-être pas indifférent d'assigner ici les véritables causes du succès d'une Pièce dont on a dit
 autant

autant de mal en y pleurant de bonne grace. Cette contradiction apparente a cela de bon, qu'elle ne peut faire la critique du Drame sans faire en même-tems l'éloge du genre, & c'est ce que je voulais surtout établir.

Un intérêt vif & soutenu, dit-on, a fait seul le succès d'Eugénie. D'accord ; mais cet intérêt n'est ni l'effet du hasard ni celui d'une boutade heureuse, comme on m'a fait l'honneur de le penser ; il est la conséquence naturelle de principes vrais, qui n'ont pas besoin, comme les modèles de convention, d'être apperçus pour être sentis, parce qu'ils sont puisés dans la Nature, qui ne trompe pas plus les ignorans que les sçavans. En les analysant avec moi, le Lecteur verra bien que si mon Drame n'est pas mieux fait, c'est moins parce que j'ai marché en aveugle dans un pays perdu, que pour avoir mal exécuté ce que j'avais beaucoup combiné. Le Drame lui-même suivra cette analyse ; ainsi mes moyens & mes fautes étant sous les yeux de tout le monde, & montrant que le bien appartient à la chose & le mal à moi seul, serviront également à ceux qui voudront essayer de moissonner ce nouveau champ d'honneur.

Le sujet de mon Drame est le désespoir où l'imprudence & la méchanceté d'au-

trui peuvent conduire une jeune personne innocente & vertueuse, dans l'acte le plus important de la vie humaine. J'ai chargé ce tableau d'incidens qui pouvoient encore en augmenter l'intérêt. Mais j'ai ferré l'intrigue de telle sorte que le moins d'Acteurs possibles accomplissent tous les événemens de ce jour; afin de réunir le double avantage, essentiel au genre sérieux, d'être fort dans les choses, & simple dans la manière de les traiter. J'ai donné à tous mes personnages des caractères, non pris au hasard, ni propres à contraster ensemble (ce moyen, comme l'a très-bien prouvé M. Diderot, est petit, peu vrai, & convient tout au plus à la Comédie gaie); mais je les ai choisis tels, qu'ils concourussent de la manière la plus naturelle à renforcer l'intérêt principal qui porte sur Eugénie : & combinant ensuite le jeu de tous ces caractères avec le fond de mon roman, j'ai trouvé, pour résultat, le fil de la conduite que chacun y devait tenir, & presque ses discours.

J'avais dit, ce n'est pas assez que mon héroïne soit graduellement tourmentée dans cette soirée jusqu'à l'excès de la douleur & du désespoir, je dois, pour la rendre aussi intéressante qu'elle est malheureuse, en faire un modèle de raison, de noblesse, de digni-

de vertu , de douceur & de courage. Je veux qu'elle soit seule , & ne tire sa force que d'elle-même ; je vais donc tellement l'entourer , que son père , son amant , sa tante , son frère , & jusqu'aux étrangers , tout ce qui aura quelque relation avec cette victime dévouée , ne fasse pas un pas , ne dise pas un mot qui n'aggrave le malheur dont je veux l'accabler aujourd'hui.

J'avais dit encore , ce n'est pas assez que la masse des incidens pèse sur cette infortunée ; pour accroître le trouble & l'intérêt je veux que la situation de tous les personnages soit continuellement en opposition avec leurs desirs & le caractère que je leur ai donné , & que l'événement qui les rassemble ait toujours des aspects aussi douloureux que différens pour chacun d'eux. Ainsi Eugénie toute remplie de sa faute voudra la diminuer en l'avouant à son père , elle en sera détournée par sa tante & son époux. Aussi-tôt qu'elle aura préféré son devoir à toute autre considération , des lumières affreuses , des incidens funestes suivront cet aveu , & la mettront , avant la fin du Drame , en un tel état , que l'on ne puisse s'empêcher de trembler pour sa raison & pour sa vie.

Le Comte de Clarendon , amoureux d'Eugénie , mais emporté par l'ambition ,

xxxvj

désirera cacher, sous des apparences trompeuses, la perfidie que cette passion lui fait faire à sa maîtresse; son amour prêt à le trahir, & les incidens de cette soirée, le mettront sans cesse au point d'être démasqué. Lorsque la tendresse, le repentir & l'honneur le rameneront aux pieds d'Eugénie, il ne rencontrera par-tout que hauteurs, duretés & refus; ainsi sa situation toujours opposée à son caractère & à son intérêt, le troublera sans relâche d'un bout à l'autre du roman.

Le Baron Hartley, bon père, mais homme violent, voudra faire approuver à Madame Murer l'établissement qu'il a projeté pour Eugénie; mais il ne trouvera dans sa fille, que silence & douleur, dans sa sœur, qu'aigreur & emportemens. Aussi-tôt qu'il saura qu'Eugénie est femme du Comte de Clarendon, aussi-tôt que son amour pour elle l'aura porté à lui pardonner son mariage, à le ratifier même, il apprendra que tout n'est qu'une horrible fausseté: furieux, il voudra se venger; ses mesures seront rompues; il confiera cette vengeance à son fils, l'événement du combat le rendra plus malheureux qu'il n'était; ainsi le faisant passer sans cesse de la colere à la douleur, & de la douleur au désespoir, j'aurai rempli à son égard la tâ-

che que je me suis imposée sur tous les personnages.

Madame Murer, fière, despotique, imprudente, & croyant avoir tout fait pour assurer le bonheur de sa nièce, éprouvera par les soupçons d'Eugénie, par l'éloignement obstiné de son frère, & par les discours peu mesurés du Capitaine, une contrariété mortifiante pour son orgueil. A peine l'aveu d'Eugénie à son père, & la paix rétablie auront-ils remis son amour-propre à l'aise, que la certitude d'avoir été jouée la jettera dans une fureur incroyable. Elle combinera sa vengeance & s'en croira certaine; l'arrivée de son neveu renversera ce nouvel édifice; enfin, l'état affreux d'Eugénie, les reproches de cette infortunée, & les siens propres porteront la mort dans son ame; plus malheureuse encore de les avoir mérités, que de s'en voir accablée!

Sir Charles, frère d'Eugénie, ne paraîtra qu'avec un homme qui vient de lui sauver la vie, & auquel il se flattera d'avoir bien-tôt d'autres obligations aussi importantes; dans l'instant il apprendra que cet homme a deshonoré & trahi lâchement sa sœur. L'honneur le forcera tout à la fois d'être ingrat envers son bienfaiteur, de détester celui qu'il allait aimer de toute

xxxviii

son ame, & de fauver, contre son intérêt, un monstre qu'il ne peut plus qu'avoir en horreur. Bien-tôt il voudra s'en venger d'une maniere honorable, le sort des armes trompera son espoir. Il ne sera pas moins à plaindre que les autres : ainsi le trouble général se fortifiant par le concours des troubles particuliers, & l'évenement principal devenant de plus en plus affreux pour tout le monde, l'intérêt du Drame pourra s'accroître jusqu'à un degré infini.

C'est ainsi que j'ai raisonné mon plan. Une autre cause principale, mais plus cachée, de l'intérêt de ce Drame, est l'attention scrupuleuse que j'ai eue d'instruire le spectateur de l'état respectif & des desseins de tous les personnages. Jusqu'à présent les Auteurs avaient souvent pris autant de peines, pour nous ménager des surprises passagères, que j'en ai mis à faire précisément le contraire. Ecrivain de feu, Philosophe Poëte, à qui la Nature a prodigué la sensibilité, le génie & les lumières, célèbre Diderot, c'est vous qui le premier avez fait une regle dramatique de ce moyen sûr & rapide de remuer l'ame des spectateurs. J'avais osé le prévoir dans mon plan ; mais c'est la lecture de votre immortel Ouvrage qui m'a rassuré sur son

effet. Je vous ai l'obligation d'en avoir osé faire la base de tout l'intérêt de mon Drame. Il pouvait être plus adroitement mis en œuvre ; mais la faiblesse de l'application n'en prouve que mieux l'efficacité du moyen.

En effet, dès qu'on sçait qu'Eugénie est enceinte ; qu'elle se croit & n'est pas la femme de Clarendon ; qu'il doit en épouser une autre demain ; que le frère de cette infortunée est à Londres secrètement & peut arriver d'un moment à l'autre ; que son père ignore tout, & va peut-être l'apprendre à l'instant ; on prévoit qu'une catastrophe affreuse fera le fruit du premier coup de lumière qui éclairera les personnages. Alors le moindre mot qui tend à les tirer de l'ignorance où ils sont les uns à l'égard des autres, jette le spectateur dans un trouble dont il est surpris lui-même. Comme le danger qu'ils ignorent est toujours présent à ses yeux, qu'il espère ou craint long-temps avant eux, il approuve ou blâme leur conduite. Il voudrait avertir celle-ci, arrêter celui-là. J'ai vu des gens sensibles & naïfs, aux représentations de cette Pièce, s'écrier dans les instans où Eugénie, abusée, trahie, est en pleine sécurité, *Ah ! la pauvre malheureuse !* Dans ceux où le Lord élude les questions qu'on lui fait, échappe aux soupçons, &

emporte l'estime & l'amour de ceux qu'il trompe, je les ai entendus crier, *Va-t-en, scélérat !* La vérité qui presse arrache ces exclamations involontaires, & voilà l'éloge qui plaît à l'Auteur & le paye de ses peines. L'on doit sur-tout remarquer que les morceaux, qui ont déchiré l'ame dans cette Pièce, ne sont ni des phrases plus fortes, ni des choses imprévues ; ils n'offrent que l'expression simple & vraie de la nature, à l'instant d'une crise d'autant plus pénible pour le spectateur, qu'il l'a vue se former lentement sous ses yeux, & par des moyens communs & foibles en apparence. Ceux qui liront Eugénie dans le véritable esprit où ce Drame a été composé, sentiront souvent que l'Auteur a plus réfléchi qu'on ne croit, lorsqu'il a préféré de dire plus en peu de mots, que mieux en beaucoup de paroles. Alors le premier Acte, qu'ils avaient peut-être trouvé long & froid, leur paraîtra si nécessaire, qu'il serait impossible de prendre le moindre intérêt aux autres, si l'on n'avait pas vu celui-là. C'est lui qui nous incorpore à cette malheureuse famille, & nous fait prendre, sans nous en appercevoir, un rôle d'ami dans la Pièce. Plus il y a de choses fortes ou extraordinaires dans un Drame, & plus on doit les racheter par des incidens com-

muns, qui seuls fondent la vérité. (C'est encore M. Diderot qui dit cela.) Que ne dit-il pas cet homme étonnant ! tout ce qu'on peut penser de vrai , de philosophique & d'excellent sur l'art dramatique , il l'a renfermé dans le quart d'un *in-douze*. J'aimerais mieux avoir fait cet Ouvrage.... Revenons au mien.

Après avoir décidé le caractère & la conduite de chaque personnage, j'ai cherché s'il y avait quelque principe certain pour les faire parler convenablement à leur rôle. Dans un plan bien disposé le fond des choses à dire est toujours donné par celui des choses à faire ; mais le ton de chacun n'en reste pas moins subordonné au génie & aux lumières de l'Auteur, qui peut se tromper soit en voyant mal ces rapports qu'il a dû combiner, soit en exécutant foiblement ce qu'il a bien préconçu. J'ai dit, ceux qu'un grand intérêt occupe ne recherchent point leurs phrases, ils sont simples comme la nature ; lorsqu'ils se passionnent, ils peuvent devenir forts, énergiques : mais ils n'ont jamais ce qu'on appelle dans le monde de l'esprit. J'écrirai donc le fond du Drame le plus simplement qu'il me sera possible. Le seul Clarendon pourra montrer de l'esprit, c'est-à-dire de l'affectation, quand il voudra trom-

per ; lorsqu'il sera de bonne foi , il n'aura dans la bouche que les choses naturelles & fortes que je trouverais dans mon cœur si j'étais à sa place.

Aux premiers Actes , Eugénie sera noble , tendre & modeste dans ses discours ; ensuite touchante dans la douleur , & presque muette dans le désespoir , comme toutes les âmes extrêmement sensibles. L'excès du malheur lui fera-t-il regarder la mort comme un refuge désirable & certain , alors son style , aussi exalté que son âme , sera modelé sur sa situation , & un peu plus grand que nature.

Le Baron , homme juste & simple dans ses mœurs , en aura constamment la tournure & le style ; mais aussi-tôt qu'une forte passion l'animera , il jettera feu & flamme , & de ce brasier sortiront des choses vraies , brûlantes & inattendues.

Le ton de Madame Murer sera le plus constant de tous. Le fond de son caractère étant de ne douter de rien ; la bonté , l'aigreur , la contradiction , la fureur , en un mot , tout ce qu'elle dira portera l'empreinte de l'orgueil , qui est toujours aussi confiant & superbe en paroles qu'imprudent & mal-adroit en actions.

Sir Charles doit être uni , reconnaissant dans sa première scène avec le Comte de

Clarendon ; furieux , hors de lui , mais sublime s'il se peut , lorsque des reffentimens légitimes l'arracheront à sa tranquillité.

Si l'on me blâme d'avoir écrit ce Drame trop simplement , j'avoue que je suis excusable , car je me suis donné beaucoup de peines pour l'écrire ainsi. Telle réponse qui paraît négligée a été substituée à une réplique plus travaillée qu'on y voyait d'abord. Mais qu'il est difficile d'être simple ! Je me rappelle à ce sujet une lecture que je fis de l'Ouvrage , il y a deux ou trois ans , à plusieurs gens de Lettres. Après l'avoir attentivement écouté , l'un d'eux me dit avec une franchise estimable , qui fut un coup de lumière pour moi. « Voulez-
 » vous imprimer ce Drame ou le faire
 » jouer ? — Pourquoi ? — C'est qu'il est bien
 » différent d'écrire pour être lu , ou d'é-
 » crire pour être parlé. Si vous le destinez
 » à l'impression , n'y touchez pas , il va
 » bien. Si vous voulez le faire jouer un jour ,
 » montez-moi sur cet arbre si bien taillé ,
 » si touffu , si fleuri ; effeuillez , arrachez
 » tout ce qui montre la main du Jardinier.
 » La nature ne met dans ses productions
 » ni cet apprêt , ni cette profusion. Ayez la
 » vertu d'être moins élégant , vous en fe-
 » rez plus vrai ». Je n'hésitai pas. Avec

plus de génie je me serais rendu plus simple encore, sans cesser d'être intéressant. Mais quand le style plat, aussi voisin du naïf en poésie que le pauvre l'est du simple en sculpture, m'aurait trompé, quand il me ferait échouer dix fois de suite, je m'accuserais, sans cesser de croire que le genre sérieux & touchant doit être écrit très-simplement.

Voilà les principes sur lesquels j'ai composé le Drame d'Eugénie. Cette analyse du plan me paraît donner les véritables raisons de l'intérêt que la Pièce a inspiré. La lecture de l'Ouvrage qui suit cet exposé, montrant combien l'exécution est restée au-dessous du projet, justifiera de même les critiques qu'on en a faites. Eugénie cessera d'être un problème pour beaucoup de gens, qui ne conçoivent pas encore comment l'entousiasme & le dédain ont pu, dans le même tems, partager le Public sur le même objet. A l'égard de ceux qui sans examen, comme sans appel, ont jugé la Pièce absolument détestable, peut-être seront-ils à bon droit soupçonnés d'être hors d'état d'en juger une plus mauvaise encore.

AVERTISSEMENT,

Servant aussi d'Errata.

LORSQUE j'ai corrigé les épreuves de cet Ouvrage, j'ai cru laisser chaque feuille sans faute: aujourd'hui je m'apperçois qu'il m'en est échappé; & que, malgré toute mon attention à suivre la lettre, j'ai beaucoup plus lû ce qui devoit y être, que ce qui y étoit réellement. Je prie le Lecteur d'en faire de même; car, quoique je cherche avec soin les fautes essentielles, je crains bien qu'il n'en reste encore.

Dans le Discours.

A la fin de la page xxij & au commencement de la page xxiv, au lieu de (*Mais Octave, Antoine & Lépide,*) lisez, *Mais Lépide, Antoine & Octave*, relativement à ce qui précède & à ce qui suit, où le *premier* se rapporte à Lépide & le *troisième* à Octave.

Page xxxj, lig. 27, au lieu de (*qu'il ne pas faut,*) lisez *qu'il ne faut pas.*

Dans le Drame.

Pag. 5, lig. 16, au lieu de *Streik*, lisez *Street*, qui se prononce comme si l'on avoit écrit *Sofa Strit*.

Pag. 16, lig. 11, au lieu de *vous faites l'homme de bien; à la vue de l'or*, lisez *mais à la vue de l'or.*

Pag. 32 , lig. 5 , au lieu d' Aufalsen , lisez Ofalsen , qui est un nom propre Irlandais.

Pag. 38 , lig. 3 , Sir Charles , se prononce Ser Charles.

Idem , lig. 13 , Sir Henri , comme Sir Charles , Ser , comme dans tout le Drame.

Pag. 72 , avant dernière lig. au lieu de femme à jamais le trouble , lisez femmes à jamais , &c. au pluriel. Cette faute est presque un contresens.

Pag. 99 , lig. 7 , dans la Pantomime , au lieu de Madame Murer au désespoir va se jeter , lisez Madame Murer va se jeter. Il y a en cet endroit une répétition très-vicieuse.

Pag. 109 , lig. dernière , au lieu d' inflexible , lisez inflexibles. Eugénie parle à tous les deux.

Pag. 117 , lig. 21 , au lieu de la vue du consentement , lisez la vue du contentement. Cette correction est très-essentielle ; la phrase est vaine de sens , si on la lit telle qu'elle est écrite,

EUGÉNIE,

D R A M E.

En cinq Actes en Prose.

Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de
tout le monde.

Eugén. Acte III. Scene IV.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Le Baron HARTLEY, père d'Eugénie, *M. Prévile. **

Le Lord Comte de CLARENDON, }
Amant d'Eugénie, cru son Epoux, } *M. Bellecourt.*

Mad. MURER, Tante d'Eugénie, *Mad. Prévile.*

EUGÉNIE, fille du Baron, *Mlle. Doligny.*

SIR CHARLES, frere d'Eugénie, *M. Velene.*

COWERLY, Capitaine de haut bord, }
ami du Baron, } *M. Grandval.*

DRINK, Valet de chambre du Comte }
de Clarendon, } *M. Auger.*

BETSY, Femme de chambre d'Eugénie, *Mlle. Fanier.*

ROBERT, premier Laquais de Mad. }
Murer, } *M. Feulie.*

Personnages muets.

Des Valets armés.

* *N. B.* Les Directeurs de Troupes sont avertis que ce n'est point en sa qualité de premier Comique aux Français, que le Rôle du Baron Hartley a été destiné à M. Prévile ; mais parce qu'il est grand Comédien. J'ai vu gâter en Province le Rôle d'*Antoine* dans le *Philosophe sans le sçavoir* ; le Valet Comique sçachant que M. Prévile l'avait joué à Paris, s'en empara & se donna la torture pour rendre plaisant un Rôle dans lequel M. Prévile nous avait fait pleurer.

HABILLEMENT

*HABILLEMENT des Personnages , suivant le
Costume de l'état de chacun en Angleterre.*

LE Baron HARTLEY, vieux gentilhomme du pays de Galles , doit avoir un habit gris & veste rouge à petit galon d'or : une culotte grise , des bas gris roulés , des jarretieres noires sur les bas , de petites boucles à ses souliers quarrés & à talons hauts , une perruque à la brigadiere ou un ample bonnet ; un grand chapeau à Ragotzi ; une cravate nouée & passée dans une boutonniere de l'habit ; un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

Le Comte de CLARENDON , jeune homme de la Cour ; un habit à la Française des plus riches & des plus élégans : dans les IV^e & V^e Actes , un fracq tout uni à revers de même étoffe.

Madame MURER , riche veuve du pays de Galles ; une robe Anglaise toute ronde , de couleur sérieuse , à bottes , sans engageantes , sur un corps serré descendant bien bas ; un grand fichu quarré à dentelles anciennes attaché en croix sur la poitrine ; un tablier très-long , sans bavette , avec une large dentelle au bas ; des souliers de même étoffe que la robe ; une barette Anglaise à dentelles sur la tête , & par-dessus un chapeau de satin noir à rubans de même couleur.

EUGÉNIE ; une robe Anglaise toute ronde , de couleur gaie , à bottes , comme celle de Madame Murer ; le tablier de même que sa tante ; des souliers blancs , un chapeau de paille doublé & bordé de rose ; une barette Anglaise à dentelles sous son chapeau.

SIR CHARLES ; un fracq de drap bleu de roi à revers de même étoffe , boutons de métal plats , veste rouge croisée à petit galon ; culotte noire , bas de

-fil gris ; grand chapeau uni , cocarde noire ; les cheveux redoublés en queue grosse & courte ; manchettes plates & unies.

M. COWERLY , Capitaine de haut bord , grand uniforme de Marine Anglaise ; habit de drap bleu de roi à paremens & revers de drap blanc , un galon d'or à la Mousquetaire ; veste blanche , même galon ; double galon aux manches & aux poches de l'habit ; boutons de métal en bosse unis ; grand chapeau bordé ; cocarde noire fort apparente ; cheveux en cadenettes.

DRINK ; habit brun à boutonnieres d'or & à taille courte , fait à l'Anglaise.

BETSY , jeune fille du pays de Galles ; une robe Anglaise de toile peinte toute ronde , à bottes ; très-petites manchettes ; fichu carré & croisé sur la poitrine ; tablier de batiste très-long ; barette à l'Anglaise sur la tête ; point de chapeau.

La Scene est à Londres , dans une Maison écartée , appartenant au Comte de Clarendon.

Pour l'intelligence de plusieurs Scenes , dont tout l'effet dépend du jeu théâtral , j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du Sallon. Aux deux côtés du fond , on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez Madame Murer ; celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du Sallon à droite , est la porte qui mène au jardin ; vis-à-vis à gauche , est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du Plafond descend un Lustre allumé ; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du Sallon est l'aspect relatif aux Spectateurs. En lisant la Piece , on sentira la nécessité de connoître cette disposition des lieux que j'ai indiquée en partie dans le Dialogue de la premiere Scene.





H. Gravelot inv.

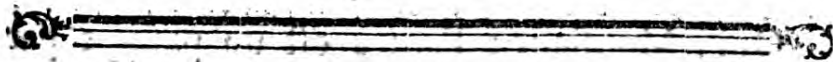
D. Née Sculp

..... ah mon cher Epoux!
La Joye a donc auſſy ſes larmes ?

Act 1^{er} Sc. 9^e



EUGÉNIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

Le Baron HARTLEY, Madame MURER,
EUGÉNIE, BETSY.

Le Théâtre représente un Sallon à la Française du meilleur goût. Des malles & des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les Dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglais près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le Baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus ; de l'autre, une bouteille de marasquin empaillée : elle verse un verre au Baron, & regarde après de côté & d'autre.

BETSY.

COMME tout ceci est beau ! Mais c'est la chambre de ma Maîtresse qu'il faut voir.

A ij

LE BARON *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite ?

BETSY.

Oui, Monsieur ; l'autre est un passage par où l'on monte chez Madame.

LE BARON.

J'entends : ici dessus.

Madame MURER.

Vous ne forcez pas ; Monsieur, il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse... Hé bien ! Eugénie, tu ne dis mot : est-ce que tu me boudes ? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon pere.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta Tante.

EUGÉNIE.

Cette Maison est si recherchée...

Madame MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût..... comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à desirer ici.

EUGÉNIE *à part.*

Que celui à qui elle appartient. (*Betsy sort.*)

SCÈNE II.

EUGÉNIE, LE BARON, Madame MURER,
ROBERT.

ROBERT.

Monsieur, une voiture.....

LE BARON à *Robert en se levant.*

Mon chapeau, ma canne.....

Madame MURER.

Robert, il faudra vider ces malles & remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le tems de se reconnaître.

LE BARON à *Robert.*

Où dis-tu que loge le Capitaine ?

ROBERT.

Dans Suffok Streik, tout auprès du Bagno.

LE BARON.

C'est bon. (*Robert sort.*)



 SCENE III.

Madame MURER, le BARON, EUGÉNIE.

Madame MURER.

(*Le ton de Madame Murer, dans toute cette Scene, est un peu dédaigneux*).

J'Espere que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le Lord Comte de Clarendon, quoiqu'il soit à Windsor; c'est un jeune Seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette Maison pendant notre séjour à Londres, & vous sentez que ce sont là de ces devoirs.....

LE BARON *la contrefaisant*.

Le Lord Comte un tel, un grand Seigneur, fort mon ami: comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine!

Madame MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, Monsieur?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma Sœur; voilà trois fois que vous le dites: j'irai en sortant de chez le Capitaine Cowerly.

Madame Murer.

Comme il vous plaira pour celui-là; je ne m'y intéresse, ni ne veux le voir ici.

EUGÉNIE.

3

LE BARON.

Comment ? le frere d'un homme qui va épouser ma fille ?

Madame MURER.

Ce n'est pas une affaire faite.

LE BARON.

C'est comme si elle l'était.

Madame MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cens livres sterling de revenu , & qui est encore plus ridicule que son frere le Capitaine !

LE BARON.

Ma Soeur , je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave Officier , mon ancien ami.

Madame MURER.

Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure, ni son ancienneté : je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON.

De la maniere dont les hommes d'aujourd'hui sont faits , c'est assez difficile.

Madame MURER.

Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON.

Honnête.

EUGÉNIE.

Madame MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi , presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

Madame MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme ! Puisqu'il faut vous dire tout, ma Soeur , il y a entre nous un dédit de deux mille guinées ; croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre ?

Madame MURER.

Vous comptiez bien sur mon opposition ; quand vous avez fait ce bel arrangement ; il pourra vous couter quelque chose , mais je ne changerai rien au mien. Je suis veuve & riche , ma Niece est sous ma conduite , elle attend tout de moi ; & depuis la mort de sa mere , le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois : mais vous n'entendez rien.

LE BARON *brusquement.*

Il est donc assez inutile que je vous écoute : je m'en vais. Adieu , mon Eugénie , tu m'obéiras : n'est-ce pas ? (*Il la baise au front , & sort.*)



SCÈNE IV.

Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

QU'il m'amène ses Cowerly. (*Après un peu de silence*). A votre tour, ma Nièce, je vous examine..... Je conçois que la présence de votre pere vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage : mais avec moi que signifie cet air ? J'ai tout fait pour vous : je vous ai mariée... Le plus bel établissement des trois Royaumes ! Votre Epoux est obligé de vous quitter, vous êtes chagrine ; vous brûlez de le rejoindre à Londres : je vous y amène, tout cede à vos desirs.....

EUGÉNIE *tristement*.

Cette ignorance de mon père m'inquiète ; Madame ; d'un autre côté, Milord... Devions-nous le trouver absent, lorsque nos Lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée ?

Madame MURER.

Il est à Windfor avec la Cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter.....

EUGÉNIE.

Il a bien changé !

EUGÉNIE.

Madame MURER.

Que voulez-vous dire ?

EUGÉNIE.

Que s'il avoit eu ces torts, lorsque vous m'ordonnâtes de recevoir sa main, je ne me ferais pas mise dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

Madame MURER.

Lorsque je vous ordonnai, Mifs ! A vous entendre, on croirait que je vous fis violence ; & cependant sans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée sans dot, femme d'un vieillard ombrageux, & sur-tout confinée pour la vie au Château de Cowerly..... Car rien ne peut détacher votre père de son insipide projet.

EUGÉNIE.

Mais si le Comte a cessé de m'aimer ?

Madame MURER.

En ferez-vous moins Miladi Clarendon ?..... Et puis, quelle idée ! Un homme qui a tout sacrifié au bonheur de vous posséder !

EUGÉNIE *pénétérée.*

Il était tendre alors. Que de larmes il versa lorsqu'il fallut nous séparer ! Je pleurais aussi, mais je sentais que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles sont partagées. Quelle différence !

EUGÉNIE.

111

Madame MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, & combien l'espoir de la voir bientôt mère, rend une jeune femme plus chère à son mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante?

EUGÉNIE.

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

Madame MURER.

Et moi je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaisir je m'avouerais coupable!

Madame MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne pensez: & cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes... Croyez-vous tout cela bien raisonnable?

EUGÉNIE.

Graces aux considérations qui tiennent notre Mariage secret, il faut bien que je devore mes peines. Mais aussi, Milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

Madame MURER.

Son Valet de chambre est ici: je vais envoyer chez lui pour vous tranquiliser. (*Elle sonne*).

 SCÈNE V.

DRINK , Madame MURER , EUGÉNIE.

DRINK à Eugénie.

Que veut Milady ?

Madame MURER.

Encore Milady ? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE *avec bonté.*

Dis-moi , Drink , quand ton Maître revient-il à Londres ?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais sont sur la route depuis le matin.

Madame MURER.

Vous l'entendez. Rentrons , ma Nièce. (*A Drink*). Vous , allez voir s'il est arrivé.

DRINK.

Bon , Madame , il seroit accouru.....



*S C E N E VI.**DRINK seul.*

S'il me paie pour mentir , il faut avouer que je m'en acquitte loyalement ; mais ça me fait de la peine..... C'est un ange que cette fille-là. Quelle douceur ! Elle apprivoiserait des tigres. Oui : il faut être pire qu'un tigre , pour avoir pu tromper une femme aussi parfaite , & l'abandonner après. Mon Maître , oui je le répète , mon Maître , quoique moins âgé , est cent fois plus scélérat que moi.

*S C E N E VII.**Le Comte de CLARENDON , DRINK.**LE COMTE lui frappant sur l'épaule.*

Courage , Mons Drink.

DRINK étonné.

Qui diantre vous savait là , Milord ? On vous croit à Windsor.

LE COMTE.

Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux , ce n'est pas vous.

DRINK *d'un ton un peu résolu.*

Ma foi, Milord, puisque vous l'avez entendu...

LE COMTE.

Ce lieu est sûr apparemment ?

DRINK.

Il n'y a personne. La Nièce est chez la Tante, le bon-homme de père est parti.

LE COMTE *surpris.*

Le père est avec elles ?

DRINK.

Sans lui & sans un vieux procès qu'on a déterré, je ne fais où, aurait-on trouvé un prétexte à ce voyage ?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras ! Et elles sont ici ?

DRINK.

D'hier au soir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon absence ?

DRINK.

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah ! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de Mariage ?

DRINK.

Oh ! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

EUGÉNIE.

131

LE COMTE *avec humeur.*

Je crois que le maraut s'ingère....

DRINK.

Parlons , Milord , sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'est pas , veux-tu dire ?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait , après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes... Un Contrat supposé : des Régîtres contrefaits : un Ministre de votre façon... Dieu fait... Tous les rôles distribués à chacun de nous , & joués... Quand je me rappelle la confiance de cette Tante , la piété de la Nièce pendant la ridicule cérémonie , & dans votre Chapelle encore... Non , je crois aussi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous , ni pour votre Intendant qui fit le Ministre , ni pour nous qui servîmes de témoins....

LE COMTE *fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink , & après une petite pause dit froidement :*

Monsieur Drink , vous êtes le plus sot coquin que je connaisse. (*Il tire sa bourse & la lui donne*). Vous n'êtes plus à moi ; sortez : mais si la moindre indiscretion....

DRINK.

Est-ce que j'ai jamais manqué à Milord ?

LE COMTE.

Je déteste les valets raisonneurs, & je me défie sur-tout des fripons scrupuleux.

DRINK.

Eh bien, je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais pour la Demoiselle, en vérité c'est dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien ; à la vûe de l'or, votre conscience s'apaise... Je ne suis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon Maître, voilà la bourse.

LE COMTE *refusant de la prendre.*

Cela suffit : mais qu'il ne vous arrive jamais... Approchez. Puisqu'on ne fait rien de ce fatal Mariage...

DRINK.

Fatal ! qui vous force à le conclure ?

LE COMTE.

Le Roi qui a parlé, mon Oncle qui presse : des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. (*A part*). Et plus que tout, la honte que j'aurais de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK.

DRINK.

Mais comment cacher ici ?.....

LE COMTE *révante.*

Oh! je..... Quand une fois je serai marié.....
Et puis, elles ne verront personne..... Cette
Maison, quoiqu'assez près de mon Hôtel, est
dans un quartier perdu..... Je ferai en sorte
qu'elles repartent bientôt. Vas toujours m'an-
noncer : cette visite préviendra les soupçons...

DRINK *se retournant.*

Les soupçons ! Qui diable oserait seulement
penser ce que nous exécutons nous autres ?

LE COMTE.

Il a raison. (*Il le rappelle*). Ecoutes, écoutes.

DRINK.

Milord ?

LE COMTE *à lui-même en se promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même tems
à tout le monde. (*A Drink*). Ont-elles déjà
reçu des lettres ?

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE *à lui-même, en se promenant.*

C'est mon Intendant... Parce qu'il est prêt à
rendre l'ame... Il me mande... Il me fait une
frayeur avec ses remords... Le malheureux !...
Après m'avoir lui-même jetté dans tous ces

embarras... Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*A Drink*). Tu iras toi-même à la Poste.

DRINK.

Oui , Milord.

LE COMTE.

Prends-y garde au moins. Il ne faudrait qu'une Lettre comme celle que j'en reçois... Tu connais son écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là....

LE COMTE.

Fort bien. Vas m'annoncer.

(*Drink sort par la porte qui monte chez Madame Murer*).

S C E N E V I I I .

LE COMTE *seul se promenant avec inquiétude.*

Q Ue je suis loin de l'air tranquille que j'affecte !... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa Lettre me poursuit... Elle espère qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère... Elle aime les souffrances de son nouvel état... Misérable ambition !... Je l'adore, & j'en épouse une autre.... Elle arrive , & l'on me marie... Mon oncle.... Oh ! s'il savait...

Peut-être... Non, il me déshériterait... (*Il se jette dans un fauteuil*). Que de peines ! d'intrigues !... Si l'on calculait bien ce qu'il en coûte pour être méchant... (*Se levant brusquement*). Les réflexions de cet homme m'ont troublé.... Comme si je n'avais pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets... Elle va venir... Ah ! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase... La voici... Qu'elle est belle !

S C E N E I X.

Madame MURER , EUGÉNIE , le COMTE.

EUGÉNIE *en courant arrive la première : puis elle s'arrête tout-à-coup en rougissant.*

LE COMTE *s'avançant vers elle , & lui prenant la main avec quelque embarras.*

UN mouvement plus naturel vous faisait précipiter vos pas , Eugénie. Aurais-je eu le malheur de mériter ?... (*A Madame Murer qui entre , en la saluant*). Ah ! Madame , pardon : vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

Madame MURER.

Vous vous moquez , Milord. Est - ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons ?

B ij

LE COMTE *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée. J'aurais défobéi à mon Oncle, au Roi même, si l'intérêt de notre union...

EUGÉNIE *soupirant.*

Ah ! Milord !

MADAME MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE *vivement.*

Eh de quoi ? Vous m'effrayez ! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappelez-vous, Milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insçu de nos parens.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE *avec douleur.*

Votre présence me soutenait contre mes réflexions ; mais bientôt des souvenirs cruels m'affaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mère mourante... La faute que je commettais contre mon père absent..... L'air de mystère qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre Château.....

MADAME MURER.

N'était-il pas indispensable ?

EUGÉNIE.

· Votre départ, nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi... (*baissant la voix*) Mon état...

LE COMTE *lui baise la main.*

· Votre état, Eugénie ! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger ? (*A part*).
Infortunée !

EUGÉNIE *tendrement.*

Ah qu'il me serait cher ! s'il ne m'exposait pas.....

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi ? Ordonnez.

EUGÉNIE.

Puisqu'il m'est permis de demander, je desire que vous employiez auprès de mon père cet art de persuader, ah ! que vous possédez si parfaitement.

LE COMTE.

Ma chère Eugénie !

EUGÉNIE.

Je souhaiterais que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-tems sans crime & sans danger pour moi.

Madame MURER.

Le Comte seul peut décider la question.

LE COMTE *avec timidité.*

Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres ?... Si près de mon oncle ?... S'exposer..... Cette colère si redoutable de votre père..... Je pensais que l'on pourrait remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE *vivement.*

Où vous viendrez ?

LE COMTE.

J'espérais vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous ? Un seul mot de ce dessein nous eût empêché de venir à Londres.

LE COMTE *vivement.*

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution , je me serais bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égalait le vôtre. (*D'un ton très-affectueux*). Aurais - je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi ?

Madame MURER.

Il est charmant !

EUGÉNIE *baissant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous , Milord ?

LE COMTE.

Ne me cachez rien , je vous en conjure.

EUGÉNIE *avec embarras.*

Un cœur sensible s'inquiète de tout. Il m'a semblé voir dans vos lettres, une espèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE *un peu décontenancé.*

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même. Vos soupçons m'y contraignent ; je le ferai. (*Prenant un ton plus rassuré*). Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux ; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, & ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes, aux charmes d'une passion vive & toujours nouvelle. Je disais : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur !... Vous pleurez, Eugénie !

EUGÉNIE *lui tendant les bras & le regardant avec passion.*

Ah ! laisse-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah mon cher époux ! la joie a donc aussi ses larmes !

LE COMTE *troublé.*

Eugénie !... (*A part*). Dans quel trouble elle me jette !

Madame MURER.

Eh bien, ma Nièce ?

*EUGÉNIE.**EUGÉNIE avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur ; il fut trop timide.

LE BARON *dehors sans être apperçu.*

Pas un scheling avec.

Madame MURER.

Reconnaissez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE *à part.*

Il faut avoir une ame féroce pour résister à tant de charmes.

S C E N E X.

Le BARON , le COMTE , Madame MURER ,
EUGÉNIE.

LE BARON *en entrant crie dehors.*

REnvoyez-le , vous dis-je. (*A lui-même en avançant*). L'indigne séjour ! la fotte ville ! & sur-tout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on fait absens !

Madame MURER.

Toujours emporté !

LE BARON.

Eh bien ! eh bien , ma sœur ! ce n'est pas vous que cela regarde.

Madame MURER.

Je le crois, Monsieur; mais que doit penser de vous Milord Clarendon?

LE BARON *saluant.*

Ah! pardon, Milord.

Madame MURER.

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos Juges...

LE BARON *au Comte.*

Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre Hôtel.

LE COMTE.

Je suis fâché, Monsieur...

LE BARON *se tournant vers sa fille.*

Bonjour, mon Eugénie.

LE COMTE *à lui-même, se rappelant la dernière phrase d'Eugénie.*

La joie a donc aussi ses larmes!

LE BARON *au Comte.*

Comment la trouvez-vous, Milord? Mais vous vous connaissiez déjà : son frère & elle, voilà tout ce qui me reste... Elle était gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah! quand elle fera mariée!... A propos de mariage, j'allais oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE *interrompant.*

A moi, Monsieur? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de

présenter mes respects à ces Dames.

LE BARON.

Eh ! non, non : c'est sur votre mariage.

Madame MURER *vivement*.

Son mariage !

EUGÉNIE *à part, avec frayeur*.

Ah Ciel !

LE COMTE *d'un air contraint*.

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi je ne l'ai pas deviné. Votre Suisse a dit que vous étiez à la Cour pour un mariage...

LE COMTE *interrompant*.

Ah, ah !... Oui : C'est... c'est un de mes parens. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la signature.....

LE BARON.

Non : il dit que cela vous regarde.

LE COMTE *embarrassé*.

Discours de valets... Il est bien vrai que mon oncle, ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche ; (*Regardant Eugénie.*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, & peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a & n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon , au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous , couru des belles....

Madame MURER.

Mon frère va s'égayer. Trouvez bon , Messieurs , que nous nous retirions.

LE COMTE *saluant.*

Ce sera moi , si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées... Je vous demande la permission , Mesdames , de vous voir le plus souvent....

Madame MURER.

Jamais aussi souvent que nous le désirons , Milord. (*Le Comte sort , le Baron l'accompagne : ils se font des politesses*).

 S C E N E X I .

Madame MURER , EUGÉNIE.

Madame MURER.

Avec quelle adresse & quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer !

EUGÉNIE , *honteuse d'un petit mouvement de frayeur , se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de Nièce..... A un certain mot de mon père , n'ai-je pas éprouvé

un serrement de cœur affreux !..... Il m'avait caché ces bruits dans la crainte de m'affliger.... Comme il m'a regardée en répondant !..... Ah ! ma Tante , que je l'aime !

Madame MURER *l'embrasse.*

- Ma Nièce , vous êtes la plus heureuse des femmes. (*Elles vont chez le Baron par la porte d'entrée.*)

Fin du premier Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

UN *Domestique entre.* Après avoir rangé les sièges qui sont autour de la table à thé , il en emporte le cabaret & vient remettre la table à sa place auprès du mur de côté. Il enlève des paquets dont quelques fauteuils sont chargés , & sort en regardant si tout est bien en ordre.

L'action théâtrale ne reposant jamais , j'ai pensé qu'on pourrait essayer de lier un Acte à celui qui le suit par une action pantomime qui soutiendrait , sans la fatiguer , l'attention des spectateurs , & indiquerait ce qui se passe derrière la Scène pendant l'Entr'acte. Je l'ai désignée entre chaque Acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité est précieux dans un Drame sérieux , & l'illusion tient plus aux petites choses qu'aux grandes. Les Comédiens Français , qui n'ont rien négligé pour que cette Pièce fit plaisir , ont craint que l'œil sévère du Public ne désapprouvât tant de nouveautés à la fois : ils n'ont pas osé hasarder les Entr'actes. Si on les joue en société , on verra que ce qui n'est qu'indifférent , tant que l'action n'est pas engagée , devient assez important entre les derniers Actes.





H. Gravelot inv.

L. Masquelier Sculp

Je ne puis plus soutenir le supplice ou je suis. Act. 2. Sc. 12.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DRINK seul, un paquet de Lettres à la main. Il se retourne en entrant, & crie au Facteur qui s'en va.

A Moi seul, entendez-vous? (*Il avance dans le salon.*) Un homme averti, en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le Facteur vient de me remettre. Il faut servir un Maître qui roste aussi fort qu'il récompense bien. (*Il lit une adresse.*) Hem, m, m, à Monsieur, Monsieur le Baron Hartley. Voilà pour le père. Quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, &c. &c. (*Il en lit une autre.*) Hem, m, m, ... Armée d'Irlande: c'est du fils. Ceci doit encore passer; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troisième.*) Hem, m, m, Lancastre! voici qui paroît suspect. (*Il lit.*) A Madame, Madame Murer, près du Parc S. James..... Pour la tante..... c'est l'écriture de M. Williams, notre Marieur, l'Intendant de Milord..... main-basse sur celle-ci. Peste.

La jeune personne eût appris A propos, il se meurt, dit mon Maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, & l'on apprend quelquefois (*Il hésite un peu, & enfin rompant le cachet, il lit.*) « Madame, je touche » au moment terrible, où je vais rendre compte » de toutes les actions de ma vie ». (*Il parle.*) Un Intendant !... le compte sera long. (*Il lit.*) « Les remords me pressent, & je veux réparer autant qu'il est en moi, par cet avis tardif, le crime dont je me suis rendu coupable, » en portant le jeune Lord, Comte de Clarendon, à tromper votre malheureuse nièce » par un mariage simulé ». (*Il parle.*) Mon Maître s'était douté de cette Lettre : c'est un vrai Démon pour les précautions.

S C E N E II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE *arrivant par le jardin avec précaution.*

E St-ce toi, Drink ?

DRINK.

Milord ?

EUGÉNIE.

31

LE COMTE.

Un mot , & je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avais oublié.... J'étais si troublé en sortant.... Mon mariage qui se fait demain , est dans la bouche de tout le monde : on ne parle d'autre chose.... Il faut empêcher qu'aucune visite , aujourd'hui sur-tout , ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK.

Elles ne connoissent personne à Londres.

LE COMTE.

Je fais que le pere est fort l'ami d'un certain Capitaine Cowerly , qui ne manque jamais le lever de mon oncle : brave homme ; mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la Ville les secrets qu'on lui a dit à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK.

Quelle figure est-ce ?

LE COMTE.

Tu ne connais que lui. Du tems de la petite, il a soupé dix fois dans ce fallon.

DRINK.

Quoi ! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure , en lui rapportant que Lady Alton avait passé un jour entier ici ?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher Lady Alton ?

DRINK.

Ah, vraiment non ! c'est plus nouveau que cela. C'était donc une des deux Aufalsen ? Ma foi je confonds les époques, il en est tant venu.

LE COMTE.

Eh, non. C'est celui qui a marié cette fille soi-disant d'honneur de la Reine, à ce benet d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah ! j'y suis, j'y suis.

LE COMTE.

S'il se présentait.....

DRINK.

Laissez-moi faire. Il en fera de lui comme du Facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avais recommandé.

DRINK.

C'est ce que je disais. Mon Maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien ?

DRINK s'approchant d'un air de confidence.

J'ai détourné une furieuse Lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE.

LE COMTE *lui coupant la parole.*

Paix. C'est Eugénie.

S C E N E III.

EUGÉNIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE *faisant un cri de surprise.*

AH, Milord !

LE COMTE *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

S C E N E IV.

EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE *avec joie.*

APPrenez la plus agréable nouvelle.....

LE COMTE.

Si elle intéresse mon Eugénie.....

EUGÉNIE.

Mon père est enchanté de vous. Ah, j'en étais bien sûre ! Il faisait votre éloge à l'instant. Je me ferais mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendait fière de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

Vous me faites trembler ! exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment !

EUGÉNIE *vivement.*

Je fais qu'il est violent ; mais il est mon père. Il est juste : il est bon. Venez , Milord , que notre profond respect le désarme. Entrons , ce moment fera le plus heureux.....

LE COMTE *embarrassé.*

Eugénie ! quoi , vous voulez ?..... quoi , sans nulle précaution ?.....

EUGÉNIE *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chère , c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donnes-moi cette marque de ton amour. Viens , depuis trop longtemps les soupçons odieux outragent ta femme ; les regards méchants la poursuivent. Fais cesser un si pénible état ; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens , il ne nous résistera pas.

LE COMTE *à part.*

Quel embarras ! (*à Eugénie*) souffrez au moins que je le revoie encore avant pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGÉNIE *lui prenant la main.*

Non : elles peuvent changer. La première impression est pour toi. Non , je ne te quitterai plus.

SCÈNE V.

Madame MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

LE COMTE *apercevant Madame Murer.*

AH, Madame ! venez m'aider à lui faire entendre raison.

Madame MURER.

Le Comte ici ! J'aurais dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son père, sa belle ame s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

Madame MURER.

Ah, Milord, gardez-vous-en bien ! Mon avis au contraire est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveillait & vous trouvait ici, ce prompt retour lui ferait soupçonner.....

LE COMTE *cachant sa joie sous un air empressé.*

Tout ferait perdu ! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *le regarde aller, & après un peu de silence dit douloureusement :*

IL s'en va.

Madame MURER.

Mais vous avez donc tout-à-coup perdu l'esprit ?

EUGÉNIE.

Etre réduite à composer avec son devoir ; n'oser regarder son père : voilà ma vie. Je suis confuse en sa présence ; sa bonté me pèse , sa confiance me fait rougir , & ses caresses m'humilient. Il est si accablant de recevoir des éloges , & de sentir qu'on ne les mérite pas.

Madame MURER.

Mais à Londres où le Comte a tant de ménagemens à garder..... d'ailleurs votre état ne rend pas encore cet aveu indispensable.

EUGÉNIE.

N'est-il pas plus aisé de prévenir un mal , que d'en arrêter les progrès ? Le tems fuit , l'occasion échappe , les convenances diminuent ; l'embarras de parler augmente , & le malheur arrive.

EUGÉNIE.

37

Madame MURER.

Votre époux est trop délicat pour vous exposer.....

EUGÉNIE *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans son air, de recherches dans son langage ? cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avait à la campagne, était bien préférable.

Madame MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

S C E N E VII.

Madame MURER, EUGÉNIE, DRINK.

Madame MURER à Drink qui tient un paquet.

QU'est-ce que c'est ?

DRINK.

Des Lettres que le Facteur vient d'apporter.

Madame MURER *parcourant les adresses.*

D'Irlande : voici des nouvelles. (*Drink range le salon, & écoute la conversation.*)

EUGÉNIE *avec vivacité.*

De mon frère ?

Madame MURER.

Non. C'est une Lettre de son cousin, qui

sert dans le même Corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGÉNIE.

Point de Lettres de Sir Charles ? Il est bien étonnant !...

Madame MURER à *Drink* qui ouvre une malle.

Laissez cela. Betsy ferrera nos habits. (*Drink fort.*)

S C E N E V I I I .

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE pendant que Madame Murer lit bas.

Son silence me surprend & m'afflige.

Madame MURER d'un ton composé.

S'il vous afflige, Miss, la Lettre de Sir Henri ne me paraît pas propre à vous consoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'est un terrible état que le métier de la guerre !

EUGÉNIE *troublée.*

Mon frère est mort !

Madame MURER.

Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de sang.

Madame MURER.

Puisque votre effroi va au-devant de mes précautions, lisez vous-même.

EUGÉNIE *lit en tremblant.*

« Mon cousin grièvement insulté par son
 » Colonel, l'a forcé de se battre & l'a désar-
 » mé. Son ennemi vient de le dénoncer ; ce
 » qui a obligé Sir Charles à prendre secréte-
 » ment la route de Londres. Mais le Colonel
 » le suit, pour l'accuser chez le Ministre ». Ah,
 mon frère !

S C E N E I X.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

LE BARON.

EH bien , parce que je m'endors un moment
 en jasant avec vous.....

EUGÉNIE *troublée.*

Mon frère s'est battu.

LE BARON.

D'où savez-vous cela ?

EUGÉNIE.

C'est ce que mande Sir Henri.

Madame MURER *avec importance.*

Et il a désarmé son homme ; si ce n'était pas
 son Colonel.

LE BARON.

Son Colonel tout comme un autre.

EUGÉNIE.

Mon père , ma tante , occupons-nous tous
des moyens de le sauver.

Madame MURER.

Où le prendre ?

EUGÉNIE.

Mon cousin dit qu'il est à Londres.

Madame MURER.

Mais il ne fait pas que nous y sommes.

EUGÉNIE *baissant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourrait-il pas ?.....

Madame MURER *d'un air dédaigneux.*

Le cher Lord ! Ah , oui. Si Monsieur lui fait
la grace d'accepter ses services.

LE BARON *lui rendant son air.*

Ma foi , ce serait ma dernière ressource.
Donnes - moi la Lettre , Eugénie. (*Il lit bas.*)
Diable ! (*Il lit tout haut.*) « Quand il ne réussit pas à le perdre , avertissez Sir Charles
» d'être toujours sur ses gardes , le Colonel a
» la réputation de se défaire des gens par toutes sortes de voies »..... Bon ; cela ne peut pas être ; un Officier....

Madame MURER.

Cet évènement me ramène à ce que je vous disais tantôt , Monsieur ; si , au-lieu de destiner votre fille à un vieux Militaire sans fortune , vous trouviez bon que l'on eût pour elle des

vues plus relevées. Les protections aujourd'hui.....

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma sœur , une bonne fois pour toutes , afin de n'y jamais revenir. Vous aimez les Lords, les gens de haut parage, & moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité , & la rendre malheureuse.

MADAME MURER.

Et pourquoi malheureuse ?

LE BARON.

Est-ce que je ne connais pas vos petits-grands Seigneurs ? Voyez-les dans les unions mêmes les plus égales pour la fortune. Une fille est mariée aujourd'hui , trahie demain , abandonnée dans quatre jours ; l'infidélité , l'oubli , la galanterie ouverte , les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires ; les fortunes se dissipent , les terres s'engagent , se vendent ; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

MADAME MURER.

Mais quel rapport ce tableau , faux ou vrai , a-t-il à l'objet que nous traitons ? Vous faites le procès à la jeunesse , & nullement à la qua-

lité ; c'est dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se font dérangés , un jour ils deviennent sages , & alors les graces de la Cour.....

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises ; n'est-ce pas ? Peut-on solliciter des récompenses, quand on n'a rien fait pour son pays ? Et quand le principe des demandes est aussi honteux , n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées ? Mais je veux encore que son importunité les arrache ; eh bien, je lui préférerai toujours un brave Officier qui les aura méritées sans les obtenir ; & cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la Cour , il a l'estime de toute l'armée ; l'un vaut bien l'autre , je crois.

Madame MURER.

Mais , Monsieur.....

LE BARON *impatient.*

Mais , Madame , si vous êtes éprise à ce point de vos Lords , que n'en épousez-vous quelqu'un vous même ?

Madame MURER *fierement.*

Vous mériteriez que je le fisse , & que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangere.

EUGÉNIE.

43

LE BARON *la saluant.*

A votre aise , ma sœur. Pour mes enfans moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasion de sottises.

EUGÉNIE *à part.*

Toujours en querelle , que je suis malheureuse !

S C E N E X.

ROBERT , le BARON , Madame MURER ,
EUGÉNIE.

ROBERT.

LE Capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvait arriver plus à propos. Qu'il entre.

S C E N E X I.

LE BARON , Madame MURER , EUGÉNIE.

Madame MURER.

UN moment , s'il vous plaît , que nous

soyons parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Mais quelle politesse avez-vous donc vous autres ? Un de nos amis communs, & qui va nous appartenir.

S C E N E X I I .

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON,
Madame MURER, EUGÉNIE.

LE CAPITAINE *d'un ton bruyant.*

Bonjour, mon très-cher.

LE BARON.

Bonjour, Capitaine. Nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laissé. Mais, en honneur, je m'en retournais sans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi ?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens ; le plus obstiné valet, (je ne fais où je l'ai vu) prétendait qu'il n'y avait personne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre... Ma sœur !

Madame MURER *sèchement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, Baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte ; si je puis vous être utile, & si ces Dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'est ma sœur, & voici bientôt la tienne. (*Montrant sa fille*).

LE CAPITAINE à Eugénie.

J'envie, Mademoiselle, le sort de mon frère ; en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer son bonheur.

Madame MURER *d'un air distrait.*

Comme dit fort bien, Monsieur ; les précautions sont toujours utiles en affaires : chacun prend les siennes.

LE CAPITAINE *cherchant des yeux.*

Mais où donc est-il ?

LE BARON.

Qui ?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils ? Qui le fait ?

Madame MURER.

A quoi tend cette question, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

N'est-ce pas son affaire qui vous attire tous à Londres ?

LE BARON.

Pas un mot de cela : un maudit procès dont je ne fais autre chose sinon que j'ai raison.... Mais connaîtrais-tu déjà l'aventure de mon fils ?

LE CAPITAINE.

C'est une misère, une vétille ; moins que rien.

LE BARON.

Sans doute : il n'y a que la subordination...

Madame MURER *sèchement*.

J'admire comment Monsieur a le don de tout deviner : nous en recevons la première nouvelle à l'instant.

LE CAPITAINE.

Moi je l'ai vu, Madame.

EUGÉNIE.

Mon frère ?

LE CAPITAINE.

Oui, Mademoiselle.

LE BARON.

Où ? Quand ? Comment ?

LE CAPITAINE.

Au Parc, avant-hier, sur la brune. Sir Charles est ici secrètement depuis cinq jours; il ne sort que le soir, parce qu'il s'est battu contre son Colonel: il se fait appeller le Chevalier Campley. N'est-ce pas cela?

MADAME MURER.

Nous n'en savons pas tant.

EUGÉNIE.

Où pourrons-nous le trouver, Monsieur?

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en fais rien; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai son affaire: j'ai quelque crédit, comme vous savez.

MADAME MURER *dédaigneusement*.

La seule chose dont nous ayons besoin, est justement celle que Monsieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, Madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer sa demeure; & en lisant tout-à-l'heure le billet du Baron, je croyais de bonne foi le rencontrer ici.

MADAME MURER.

Cela est d'autant plus malheureux, que dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du Ministre.

LE CAPITAINE.

Oh ! ce pays-ci est tout plein de gens qui font profession de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel est-il ? Je vous dirai bientôt.....

Madame MURER *dédaigneusement.*

Ce n'est que le Comte de Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de Milord Duc ?

Madame MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il est fort de mes amis. Je me charge, si vous voulez...

Madame MURER *d'un air vain.*

Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raison. Je regardais en entrant... Mais ce valet a détourné mon attention.... Eh parbleu ! c'est un homme à lui. Je disais bien... Je reconnais tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce Sallon : c'est, comme il l'appelle à la française, la petite maison.

Madame MURER *fièrement.*

Petite maison, Monsieur ?

LE BARON.

LE BARON.

Eh petite ou grande ! faut-il disputer sur un mot ? Il suffit qu'il nous la prête... Il étoit ici, il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui ? Je l'aurais parié à Windsor.

LE BARON.

Il en arrivait.

LE CAPITAINE.

C'est ma foi vrai. J'oubliais que le mariage se fait à Londres.

Madame MURER & EUGÉNIE *en même tems.*

Le mariage !

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le savais bien moi.

Madame MURER *dédaigneusement.*

Hum..... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire ? Quel mariage ?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre : la fille du Comte de Winchester : un Gouvernement que le Roi donne au jeune Lord en présent de noces. Mais c'est une chose publique & que tout Londres fait.

EUGÉNIE.

EUGÉNIE à part.

Dieux ! Où me cacher ?

Madame MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi ! sérieusement ? Dès que Madame nie les faits , je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il est vrai , Capitaine , qu'il s'en est beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui passe ma vie avec son oncle ; moi qu'on a consulté sur tout ; ce sera comme il vous plaira , au reste. Ainsi donc les livrées faites , les carrosses & les diamans achetés , l'hôtel meublé , les articles signés font autant de chimères ?

EUGÉNIE à part.

Ah malheureuse !

LE BARON.

Mais , ma sœur , cela me paraît assez positif : qu'avez-vous à répondre ?

Madame MURER.

Que Monsieur a rêvé tout ce qu'il dit. Parce que je fais de très-bonne part , moi , que le Comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE.

Ah ! oui. Quelque illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connaissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avait tenu quelque tems éloigné de la Capitale.

Madame MURER *dédaigneusement.*

Un goût provincial ?

LE BARON *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes , & dont il s'est amusé apparemment ?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON *d'un air content.*

C'est bon , c'est bon. Je ne suis pas fâché que de tems en tems une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres , & tienne un peu ces Demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions. Et les père & mère , moi, c'est cela qui me réjouit.

EUGÉNIE *à part.*

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis.

D ij

EUGÉNIE.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle me paraît incommodée.

LE BARON.

Ma fille ?... qu'as-tu donc , ma chère enfant ?

EUGÉNIE tremblante.

Je ne me sens pas bien , mon père.

Madame MURER.

Je vous l'avais dit aussi , ma chère nièce ; nous devons nous retirer. Venez , laissons ces Messieurs se raconter leurs merveilleuses anecdotes.



SCÈNE XIII.

LE BARON , LE CAPITAINE.

LE BARON.

Pardon , Capitaine.

LE CAPITAINE *lui prenant la main.*

Adieu , Baron , je prends bien de la part....

LE BARON *le ramenant.*

Ah ça , mon fils , je te prie : comment dis-tu qu'il se fait appeller ?

LE CAPITAINE.

Le Chevalier Campley.

LE BARON.

Campley ? Si je n'écris pas ce nom-là , je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une Lettre qui menace d'assassins... Il ne va que la nuit... seul... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au Parc , & si je le trouve , je lui fers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON.

A merveille. (*Ils sortent par la porte du Vestibule*).

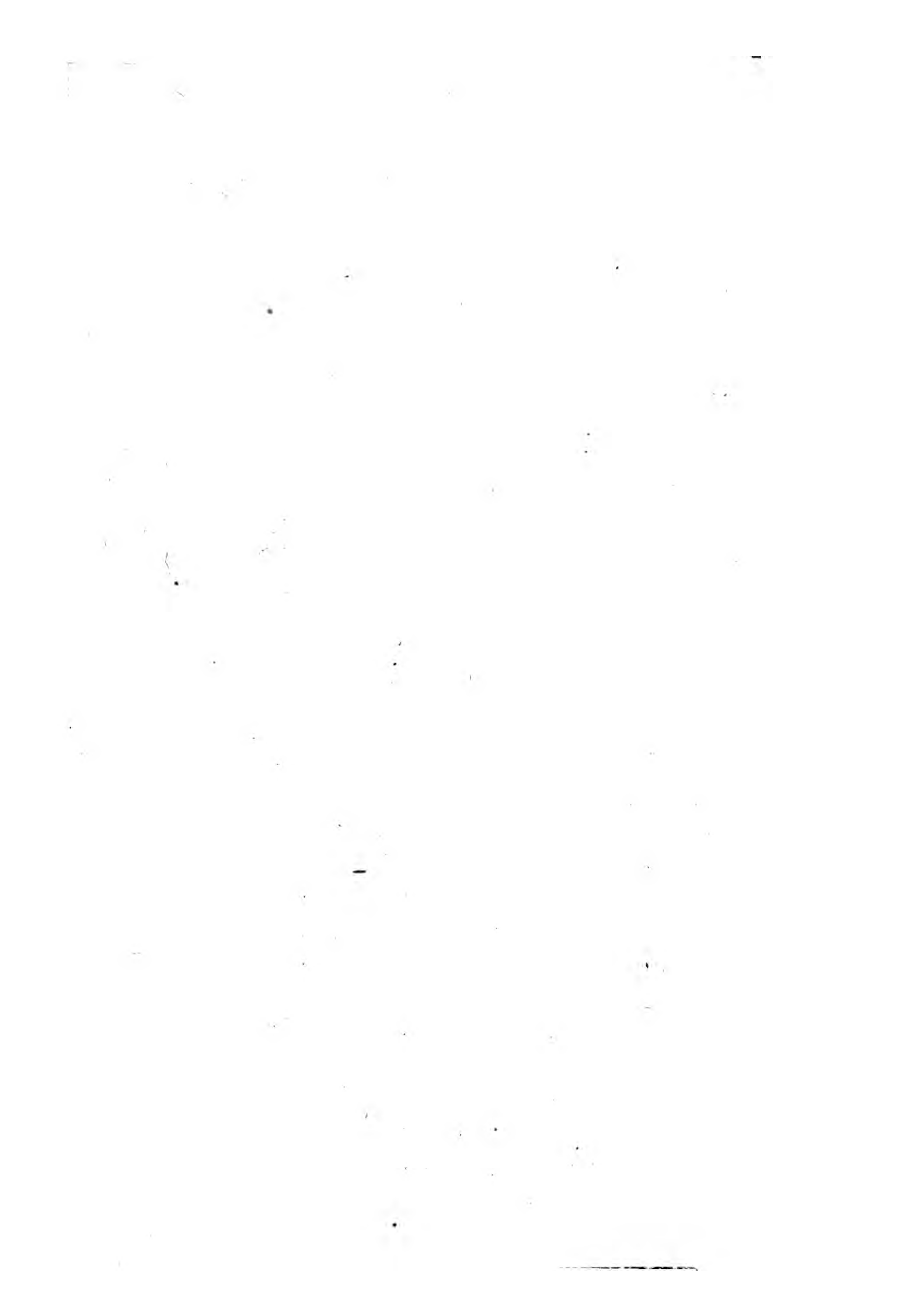
Fin du deuxieme Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

BETSY sort de la chambre d'Eugénie ; ouvre une malle & en tire plusieurs robes l'une après l'autre qu'elle secoue , qu'elle déplisse , & qu'elle étend sur le sofa du fond du Sallon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustemens & un chapeau galant de sa Maîtresse qu'elle s'essaye avec complaisance devant une glace , après avoir regardé si personne

*ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une
seconde malle, & l'ouvre pour en tirer de nouvelles
hardes. Au milieu de ce travail, Drink & Robert
entrent en se disputant : c'est là l'instant où l'or-
chestre doit cesser de jouer, & où l'Acte commence.*







H. Gravelot inv.

A. J. Duclos Sculp.

Otez vous de mes yeux.
Vous m'avez rendu le plus miserable des hommes .

Act III. Sc. VIII

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK à Robert en disputant.

ET moi je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer ?

ROBERT.

Mais, c'est que vous ignorez que le Capitaine Cowerly est l'intime ami de Monsieur.

DRINK plus haut en colère.

L'intime ami du diable. Est-ce à toi d'entrer dans les raisons ? Es-tu valet de chambre ici ?

BETSY à genoux se retourne.

Chut... Parlez plus bas. Ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée. (*Elle prend des robes sous son bras, & va pour entrer chez Eugénie*).

DRINK courant après.

Mifs, Mifs, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles ? (*Il veut l'embrasser*).

D iv

BETSY s'esquivant,

Ah, sans doute..... Non, vous pouvez les emporter. (Elle entre chez Eugénie).

S C E N E II.

DRINK, ROBERT.

DRINK revient prendre la malte.

Que cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (Ils enlèvent une malle, & sortent).

S C E N E III.

EUGÉNIE, BETSY.

Eugénie sort de chez elle ; marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy qui la suit, lui donne un fauteuil ; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux sans parler. Betsy la considère quelque tems, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes & rentre dans la chambre de sa maîtresse.



SCÈNE IV.

EUGÉNIE *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'Ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le fein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxième malle, Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le Sallon*). Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh ma mère ! c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer ! (*Elle se lève vivement*). C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendrait la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah malheureuse ! c'était alors qu'il fallait penser ainsi. Dieux ! le voici ! (*Elle tombe dans son siège*).



 S C E N E V.

EUGÉNIE , LE BARON.

LE BARON.

TU es ressortie , mon enfant ; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE *à part.*

Que lui dirai-je ? (*Elle veut se lever , son père la fait rasseoir*).

LE BARON *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE *tremblante.*

Non , non , Monsieur ; ses bontés & les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinais avec le Capitaine , & le tout pour la contrarier un moment ; car elle est engouée de ce Milord , qui franchement est bien le plus mauvais sujet... Dès qu'on en dit un mot , elle vous faute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle , & qu'il l'ait abandonnée ? Ce n'est pas la centième. On ferait peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là ;

EUGÉNIE.

59

mais lorsqu'elles n'intéressent personne , & que les détails en sont plaisans... C'est une drôle de femme avec son esprit. Au reste , si notre conversation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE *à part.*

Je fuis hors de moi !

LE BARON *tirant un siège auprès d'elle, & la baisant avant de s'asseoir.*

Viens , mon Eugénie : baise-moi. Tu es sage, toi , honnête , douce : tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE *troublée se leve.*

Mon père !...

LE BARON *attendri.*

Qu'as-tu , mon enfant ? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE *se laissant tomber à genoux.*

Ah ! mon père...

LE BARON *étonné.*

Qu'avez-vous donc, Mifs ? Je ne vous reconnais plus.

EUGÉNIE *tremblante.*

C'est moi...

LE BARON *vivement.*

Quoi ? c'est moi.

EUGÉNIE *éperdue, se cachant le visage.*
Vous la voyez...

EUGÉNIE.

LE BARON *brusquement.*

Vous m'impatentez. Qu'est-ce que je vois ?

EUGÉNIE *morte de frayeur.*

C'est moi... Le Comte... Mon père...

LE BARON *avec violence.*

C'est moi... Le Comte... Mon père... Achevez : parlerez-vous ?

EUGÉNIE *se cache la tête entre les genoux de son père sans répondre.*

LE BARON.

Seriez-vous cette malheureuse ?

EUGÉNIE *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.*

Je suis mariée.

LE BARON *se lève & la repousse avec indignation.*Mariée ! Sans mon consentement ! (*Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le Baron à sa fille pour la relever*),

 S C E N E VI.
Madame MURER *accourant*, le BARON,
EUGÉNIE.

Madame MURER.

Quel vacarme ! quels cris ! A qui en avez-vous donc, Monsieur ?

LE BARON *relevait tendrement sa fille ; il la jette sur son fauteuil & reprend toute sa colère.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous : l'insolente Miss mariée à l'insçu de ses parens.

MADAME MURER *froidement.*

Point du tout : Je le fais.

LE BARON *en colère.*

Comment, vous le savez !

MADAME MURER *froidement.*

Oui, je le fais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc moi ?

MADAME MURER *froidement.*

Vous êtes un homme très-violent, & le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON *étouffant de fureur.*

Eh mais... Eh mais, vous me feriez mourir avec votre sang froid & vos injures. On m'ose déclarer...

MADAME MURER *fièrement.*

Voilà son tort. Je le lui avais défendu : c'est par-là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse !

Madame MURER *fièrement.*

Laissez-moi parler, Milady.

LE BARON.

Milady ?

Madame MURER.

Oui, Milady ; & c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au Lord Comte de Clarendon.

LE BARON *outré.*

A ce Milord ?

Madame MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devais bien me douter que votre misérable vanité...

Madame MURER *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire ?

LE BARON.

Contre lui ? mille. Et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

Madame MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique.

LE BARON.

Il est bien question de cela. Je louais son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent ; mais qui me l'auraient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en

abuse au mépris de ses mœurs & de sa réputation.

Madame MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien , il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui : car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes , & scélérat avec les femmes : voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu dans le cœur un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE *toute en larmes.*

Ah mon pere ! si vous le connaissiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON.

C'est toi qui pleurera de l'avoir méconnu....
Une femme juger son séducteur !

Madame MURER.

Mais moi ?...

LE BARON *furieux.*

Vous ?... vous êtes mille fois...

Madame MURER.

Point de mots , des choses.

LE BARON *avec feu.*

C'est un homme incapable de remords sur un genre de fautes dont la multiplicité seule fait ses délices ; fomentant de gaieté de cœur dans la

famille d'autrui des désordres qui feraient son désespoir dans la sienne ; plein de mépris pour toutes les femmes , parmi lesquelles il cherche ses victimes , ou choisit les complices de ses déréglemens.

Madame MURER.

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général ; & plus vous reconnaissez de mérite à votre fille , plus elle est propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle , ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé , est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs ; de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée , en attendant une réformation incertaine , à répandre des larmes dont il aura peut être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux ; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse & la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyais plus délicate , Eugénie.

EUGÉNIE *du ton du ressentiment que le respect réprime.*

En vérité , Monsieur , je me flatte que jamais

mais le modèle d'un portrait aussi vil n'aurait été dangereux pour moi.

Madame MURER *avec impatience.*

Mais c'est que le Comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il dans le feu de la première jeunesse un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs ; mais...

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important ?

Madame MURER.

Quel garant ? Tout ce qui inspire la confiance, cimenter l'estime & augmente la bonne opinion ; la franchise de son caractère qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire ; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs ; sa générosité pour ses domestiques, & la bonté de son cœur qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE *avec amour.*

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon père.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant : tout cela n'est-il

pas bien méritoire ? Amenez - moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir ? Et qu'en voulez-vous conclure ?

Madame MURER.

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste & cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON *adouci.*

Je le voudrais, mais...

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON *plus doucement.*

Mon enfant, l'ame d'un libertin est inexplicable ; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du Capitaine sur sa dernière aventure n'avaient pas rapport à des tems antérieurs à son mariage avec toi.

Madame MURER.

C'est où je vous attendais. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures ; mais quand vous saurez qu'il l'adore...

LE BARON *haussant les épaules.*

Il l'adore : c'est encore un de leurs termes ; *adorer.* Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes

gens aiment leurs femmes ; ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

Madame MURER.

Vous penserez différemment, lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union...

LE BARON.

Comment ?

Madame MURER *du ton de quelqu'un qui croit en dire assez*

Lorsqu'avant peu...

LE BARON *à sa fille.*

Bon ! Est-ce qu'elle dit vrai ?

EUGÉNIE *fléchissant le genou.*

Ah, mon père ! comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON *la relevant avec tendresse.*

Réellement ? Eh bien... eh bien... eh bien ; mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. (*À part.*) Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur est soulagé.

Madame MURER *avec joie.*

Milady, embrassez votre père.

LE BARON *baisant Eugénie.*

Laisse-là Milady : sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE.

(*Avec feu*). Toute la vie , mon père. (*Par exclamation*). Ah Milord , quel jour heureux pour nous !

LE BARON *du ton d'un homme que ce mot de Milord ramene à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu vous autres : puisqu'elle est la femme de ce Milord , que diable veulent - ils dire avec cet autre mariage ? Car aussi on n'y comprend rien.

Madame MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Discours de valets ; bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'est que cela n'est pas net au moins.

Madame MURER.

Drink est son homme de confiance : il n'y a qu'à l'interroger vous-même. (*Elle sonne.*).



 SCENE VII.

(Cette Scene marche rapidement).

Le BARON , Madame MURER , DRINK ;
EUGÉNIE.

LE BARON.

Vous avez raison ; je saurai bientôt... (*Saisissant Drink au collet*). Viens ici fripon : dis-moi tout ce que tu fais du mariage.

DRINK *regarde autour de lui d'un air embarrassé.*

Du mariage ! Est ce qu'on aurait appris....
Oh maudit Intendant !...

LE BARON *vivement.*

Cet Intendant ? Parleras-tu ?... Faut-il ?...

DRINK *effrayé.*

Non , non , Monsieur... Il n'est pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez ?

LE BARON.

Oui.

DRINK.

(*A part*). Il faut mentir ici. (*Haut*). Il est véritable le mariage.

EUGÉNIE.

LE BARON.

Véritable ? Eh bien , ma sœur ?

Madame MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas , Monsieur.

LE BARON *avec violence.*

Tu ne mens pas , misérable ?

DRINK *à part.*

Allons , tout est découvert ; quelqu'autre lettre sera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait : je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monsieur... puisque vous le savez aussi bien que moi...

LE BARON.

Traître !

Madame MURER *retenant le Baron.*

Mon frere !

LE BARON.

Qu'il laisse son verbiage , & qu'il avoue.

DRINK *cherchant & tirant une lettre de sa poche.*Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler...
Voici une lettre de M. Williams , l'Intendant de Milord.

LE BARON *lui arrachant la lettre.*

Pour qui ?

DRINK.

Elle est adressée à Madame.

Madame MURER.

A moi ? D'où me vient cette préférence ?
Et quel rapport cet Intendant...

DRINK *surpris.*

Comment, quel rapport ? C'est le même qui
a fait le mariage...

Madame MURER *prenant la lettre du Baron.*

D'honneur, si j'y entends quelque chose. Elle
est décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penser
à se marier étant l'époux de ma fille ?

DRINK *tout-à-fait troublé.*

Quoi, Monsieur ? C'est du nouveau mariage
que vous parlez ?

LE BARON.

Et duquel donc ?

Madame MURER *a lu.*

Ah le scélérat ! (*Elle porte les mains à son
visage qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter
l'Angleterre. (*Il sort.*)

 SCENE VIII.

Le BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER *avec horreur.*

IL nous a trompés indignement ! Ma nièce n'est pas sa femme.

EUGÉNIE *les bras levés.*

Dieu tout-puissant ! (*Elle tombe dans un fauteuil*).

Madame MURER.

Son Intendant a servi de Ministre, & toute la race infernale de complices.

LE BARON *frappant du pied.*

Rage ! fureur ! ô femmes, qu'avez-vous fait ?

Madame MURER *effrayée.*

Mon frère, par pitié, suspendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle est ?

EUGÉNIE *se relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre..... Mon père, j'implore votre colere....

LE BARON *hors de lui.*

Et tu l'as méritée.... Sexe perfide ! Femme à jamais le trouble & le deshonneur des fa-

milles. Noyez - vous maintenant dans des larmes inutiles..... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance ? Avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs ?... Tu l'as osé ; toutes tes démarches se sont trouvées fausses ; tu as été séduite , trompée , deshonorée ; & le Ciel t'en punit par l'abandon de ton père & sa malédiction.

EUGÉNIE *s'élançant vers le Baron , & le retenant à bras le corps.*

Ah mon père ! ayez pitié de mon désespoir ; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON *attendri la repousse doucement.*

Otez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus misérable des hommes. (*Il sort*).

S C E N E IX.

Madame MURER , EUGÉNIE.

EUGÉNIE *courant dans les bras de sa tante.*

AH, Madame ! m'abandonnerez-vous aussi ?

Madame MURER.

Non , mon enfant ; écoutez-moi.

EUGÉNIE.

Ah ! ma tante , venez , secondez-moi : cou-

rons nous jeter aux pieds de mon père , implorons ses bontés, & sortons tous d'une odieuse maison....

Madame MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester au contraire , & écrire au Comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE *avec horreur.*

Lui !... moi !... vous me faites frémir.

Madame MURER.

Il le faut. Il viendra , vous l'accablerez de reproches , j'y joindrai les miens ; il apprendra que votre père veut implorer le secours des loix : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE *outrée.*

Et je serais assez lâche après son indignité..... Je devrais respecter un jour celui que je ne peux plus estimer. J'irais aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure , la soumission à l'homme sans foi , & une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée. Plutôt mourir mille fois.

Madame MURER *fermement.*

Prenez garde , Mifs , qu'ici l'opprobre serait le fruit du découragement.

EUGÉNIE *au désespoir.*

L'opprobre ! m'en reste-t-il encore à redouter ? Dégradée par tant d'outrages , abandonnée de tout le monde , anéantie sous la malé-

diction de mon père , en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans sa chambre*).

S C E N E X.

Madame MURER *seule la regarde aller.*

ELLE me quitte & n'écrit pas... (*Elle se promène*). Un père en fureur qui ne connaît plus rien ; une fille au désespoir qui n'écoute personne ; un amant scélérat qui comble la mesure... Quelle horrible situation ! (*Elle rêve un moment*). Vengeance , soutiens mon courage ! Je vais écrire moi-même au Comte : s'il vient..... Traître , tu paieras cher les peines que tu nous causes !

Fin du troisième Acte.

JEU D'ENTR'ACTE.

UN domestique entre , range le Salon , éteint le lustre & les bougies de l'appartement. On entend une sonnette de l'intérieur : il écoute , & indique par son geste que c'est Madame Murer qui sonne. Il y court. Un moment après il repasse avec un bougeoir allumé , & sort par la porte du vestibule ;

il rentre sans lumiere suivi de plusieurs domestiques auxquels il parle bas , & ils passent tous à petit bruit chez Madame Murer qui est alors censée leur donner ses ordres. Les valets repassent dans le Sallon , courent dehors par le vestibule , & rentrent chez Madame Murer par le même Sallon armés de couteaux de chasse , d'épées & de flambeaux non allumés. Un moment après Robert entre par le vestibule une lettre à la main , un bougeoir dans l'autre ; comme c'est la réponse du Comte de Clarendon qu'il rapporte , il se presse de passer chez Madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de tems sans mouvement , & le quatrieme Acte commence.







H. Gravelot inv.

C. le Vasseur Sculp.

Laissez faire mon fils.

Rug. Acte 4. Sc. 17.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame MURER , ROBERT portant un bougeoir rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'Entr'acte : le Salon est obscur.

Madame MURER tient un billet, & en marchant se parle à elle-même.

IL viendra. (*Au Laquais*). Vous avez été bien long-tems ?

ROBERT.

Il n'était pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel, il se marie demain ; tout est sens dessus-dessous : on ne savait où prendre de l'encre & du papier.

Madame MURER *à part*.

Il viendra... Ecoutes, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Vas dans le jardin, tout auprès de la petite porte ; tiens-toi là sans remuer ; & quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vite ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par là ?

Madame MURER.

Faites ce qu'on vous dit.

Robert sort par la porte du jardin.

SCÈNE II.

Madame MURER seule, se promenant & frappant
du billet sur sa main.

IL viendra.... Je te tiens donc à mon tour, fourbe insigne ! Le parti est violent.... c'est le plus sûr... Il convient si bien au caractère du père... Je dois pourtant l'en prévenir. (*Elle regarde sa montre*). J'ai le tems... Il est à consoler sa fille : il a jetté son feu maintenant.... c'est comme je le veux.... Il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici ! qu'il a l'air accablé !

SCÈNE III.

Le BARON, Madame MURER.

Madame MURER d'un ton sombre.

EH bien, Monsieur, êtes-vous satisfait ? Il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur.

LE BARON *s'assied sans rien dire près de la table, & s'appuye la tête sur les mains d'un air accablé.*

Madame MURER *continuant.*

Des éclats ! de la fureur ! sans choix de personnes.

LE BARON *sourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

Madame MURER.

Un homme livré à ses emportemens.

LE BARON *désespéré.*

Vous abusez de mon état & de ma patience ; Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous, gardez votre héritage ; il est trop cher : aussi bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin. (*Il se lève & se promène avec égarement*).

Madame MURER.

Vous n'avez jamais su prendre un parti.

LE BARON.

Je l'ai pris mon parti.

Madame MURER.

Quel est-il ?

LE BARON *marchant plus vite & gesticulant violemment.*

J'irai à la Cour.... oui, je vais y aller.... Je tombe aux pieds du Roi : il ne me rejettera pas.

(*Madame Murer hoche de la tête*). Et pourquoi me rejetterait-il ? Il est père..... Je l'ai vu embrasser ses enfans.

Madame MURER.

La belle idée ! Et que lui direz-vous ?

LE BARON *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai ? Je lui dirai : Sire..... Vous êtes père, bon père... je le suis aussi ; mais j'ai le cœur déchiré sur mon fils & sur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaisant..... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurons tous de vos larmes ; vous ne ferez pas insensible aux miennes. Mon fils s'est battu ; mais en homme d'honneur : il sert Votre Majesté comme son bisaïeul qui fut emporté sous les yeux du feu Roi ; il sert comme mon père qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles ; il sert comme je servais lorsque j'eus l'honneur d'être blessé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il verra mon estomac... mes blessures. Il m'écouterà : & j'ajouterai. Un suborneur est venu en mon absence violer notre retraite & l'hospitalité ; il a deshonoré ma fille par un faux mariage... Je vous demande à genoux, Sire, grace pour mon fils & justice pour ma fille.

Madame MURER.

Mais ce suborneur est un homme qualifié ; puissant.

LE

LE BARON *vivement.*

S'il est qualifié, je suis gentilhomme... Enfin je suis un homme... Le Roi est juste ; à ses pieds toutes ces différences d'état ne sont rien ; ma sœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas, au-dessus tout est égal ; & j'ai vu le Roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand. (*Il va & vient.*)

Madame MURER *d'un ton fermé.*

Croyez-moi, Monsieur le Baron, nous suffisons à notre vengeance.

LE BARON *n'a entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance... & qu'on le livre à toute la rigueur des loix.

Madame MURER *très-ferme.*

Les loix ! la puissance & le crédit les étouffent souvent ; & puis c'est demain qu'il prétend se marier. Il faut le prévenir : incertitude ! lenteur ! est-ce ainsi qu'on se venge ? Eh ! la justice naturelle reprend ses droits par-tout où la justice civile ne peut étendre les siens. (*Après un peu de silence, d'un ton plus bas.*) Enfin, mon frère, il est tems de vous dire mon secret : avant deux heures le Comte fera votre gendre, ou il est mort.

LE BARON.

Comment cela ?

Madame MURER *s'approche de lui.*

Ecoutez-moi. J'ai envoyé à Milord Duc un détail très-étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet ; ensuite... votre fille n'a jamais voulu s'y prêter ; mais j'ai écrit pour elle au scélérat, qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

Madame MURER *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit..... voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens & les miens : vous le surprendrez chez elle. J'ai ici un Ministre tout prêt : qu'il tremble à son tour.

LE BARON *surpris.*

Quoi, ma sœur, un guet-à-pens ! Des pièges !

Madame MURER *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage ?

LE BARON.

Vous avez raison ; mais quand il arrivera, j'irai au-devant de lui, je l'attaquerai.

Madame MURER *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera ! Eh bien, je n'aurai pas survécu à mon deshonneur.

S C E N E IV.Madame MURER *seule.*

VA, vieillard indocile ! je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi seule à le réparer.

S C E N E V.

Madame MURER, ROBERT.

ROBERT *accourant.*

MAdame, j'ai entendu essayer une clef à la ferrure ; je suis accouru de toutes mes forces.

Madame MURER.

Rentrons vite. Je vais prendre ma nièce chez elle ; éteignez, éteignez. (*Le Laquais éteint les bougies, ils sortent*).



 SCÈNE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

Le Comte est en fracq, le chapeau sur la tête & l'épée au fourreau dans une main ; de l'autre il conduit Sir Charles qui a son épée nue sous le bras. Le Sallon est obscur.

LE COMTE.

Vous êtes ici en sûreté, Monsieur ; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant... Mais n'êtes-vous pas blessé ?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit ; mais apprenez-moi de grace, Monsieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage j'aurais infailliblement succombé : ces quatre coquins en voulaient à mes jours.

LE COMTE.

Ce service n'est rien, vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas : on m'appelle le Comte de Clarendon.

 SIR CHARLES *vivement.*

Quoi, c'est le Comte de Clarendon !... J'étais destiné à vous tout devoir, Milord, & à tenir de vous l'honneur & la vie.

EUGÉNIE:

85

LE COMTE.

Comment ferais-je assez heureux ?...

SIR CHARLES.

Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le Chevalier Campley pour qui ma sœur & ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes , & que j'ai trouvé sur la liste des visites à ma porte ?

SIR CHARLES.

C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs ; aujourd'hui vous veniez de sortir à pied ; l'on m'a indiqué votre route , j'ai couru , & j'étois prêt à vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué ; c'est la deuxième fois depuis mon arrivée ; mais ce soir sans vous , Milord.....

LE COMTE.

Je suis enchanté de cette rencontre : le bien que ces Dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES.

Je me suis annoncé sous le nom de Campley ; quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE.

Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES.

Contre mon Colonel. Il me poursuit ; mais vous jugez à ce qui m'arrive , quel homme est cet adversaire.

F iij

LE COMTE.

Cela est horrible ! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit , crainte d'accident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un singulier embarras à votre sujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi , je vous prie.

LE COMTE.

La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour une explication secrète ; j'y venais à pied , lorsque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES *souriant.*

Ne perdez pas avec moi un tems précieux.

LE COMTE.

Non : ce n'est pas ce que vous pensez sûrement. Mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables : c'est précisément mon histoire. Une fille charmante qui s'est donnée à moi , & que j'aime à la folie , loge ici depuis quelques jours avec sa famille ; elle a eu vent de mon mariage , on m'a écrit ce soir : je viens... assez embarrassé , je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'est une grifette , sans doute ?

LE COMTE.

Ah , rien moins ! Voilà ce qui m'afflige & qui m'embarrasse. J'ai même un soupçon que

ceci pourra bien avoir un jour des suites.... Il y a un frère... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin : vous voyez jusqu'où va déjà ma confiance en votre amitié. (*Le Comte le mène au jardin , revient & ferme la porte après lui*).

S C E N E VII.

Madame MURER , EUGÉNIE , le COMTE *a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte ; BETSY tient une lumière , elle rallume les bougies sur la table , & se retire ensuite.*

Madame MURER *attirant Eugénie à elle.*

C'Est trop résister , Eugénie , je le veux absolument.

LE COMTE *d'un air empressé.*

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang : & les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

Madame MURER *fierement.*

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel sombre accueil ! A quoi dois-je l'attribuer ?

Madame MURER *indignée.*

Descendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous ? Ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré ?....

EUGÉNIE *vivement à elle-même.*

Affreuse diffimulation !

Madame MURER *lui fermant la bouche de sa main.*

N'épuisez pas le reste de vos forces, ma chère nièce. (*Au Comte*). Ainsi, tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit ? (*Eugénie s'assied & couvre son visage de son mouchoir*).

LE COMTE *moins ferme.*

Daignez revenir sur le passé, & jugez vous-même : comment se pourrait-il ?...

Madame MURER *l'examinant.*

Vous vous troublez....

LE COMTE *troublé.*

Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi.... j'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

Madame MURER *froidement.*

Pourquoi n'osez - vous l'appeller votre femme ?

EUGÉNIE *outrée, à elle-même.*

Qui m'aurait dit que mon indignation pût s'accroître encore !

LE COMTE *absolument déconcerté.*

En vérité , Madame , je ne conçois rien à ces étranges discours.

Madame MURER *avec fureur.*

Démens donc , vil corrupteur , le témoignage de tes odieux complices ; démens celui de ta conscience qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de Williams. Le Comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit*).

LE COMTE *a lu & dit à part.*

Tout est connu.

Madame MURER.

Il reste anéanti.

LE COMTE *hésitant.*

Je le suis en effet ; & je dois m'accuser puisque toutes les apparences me condamnent. Oui, je suis coupable. La frayeur de vous perdre , & la crainte d'un oncle trop puissant m'ont fait commettre la faute de m'assurer de vous par des voies illégitimes : mais je jure de tout réparer.

Madame MURER *à part.*

Et plutôt que tu ne crois.

LE COMTE *plus vite.*

Vous futes outragée sans doute , Eugénie ; mais votre vertu en est-elle moins pure ? a-t-elle

pu souffrir un instant de mon injustice ? Un profond secret met votre honneur à couvert ; & si vous daignez accepter ma main, à qui aurais-je fait tort qu'à moi ? L'amant & l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie ? Ah ! l'égarement d'un jour une fois pardonné, fera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE *se leve & le regarde avec dédain.*

O le plus faux des hommes ! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Vas jurer aux pieds d'une autre femme des sentimens que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre : je fais mourir. (*Elle entre dans sa chambre*).

MADAME MURER *au Comte, en entrant après elle & emportant la lumière.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux ?

LE COMTE *avec chaleur.*

Non, je la fuis.

S C E N E V I I I .

Le COMTE *seul.*

ELLE se croit deshonorée, il suffit ; elle est à moi, elle sera à moi. Ah, qu'ai-je fait ! Pour l'abandonner, il ne fallait pas la revoir.

SCÈNE IX.

Le COMTE, SIR CHARLES *rentrant.*

SIR CHARLES *dans l'obscurité.*

Milord ?

LE COMTE.

Est-ce vous, Chevalier Campley ?

SIR CHARLES.

C'est moi.

LE COMTE.

Pardon : encore un moment, & nous sortons ensemble. (*Il veut entrer chez Eugénie*).

SIR CHARLES *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, Milord ? pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE *n'écoutant point.*

Ce sont des valets : je vous rejoins.



 SCENE X.

SIR CHARLES *seul, d'un air de méfiance.*

IL y a un grand mouvement dans cette maison : on va , l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin : on vient d'en fermer la porte... Il a l'air troublé , Milord.... L'explication doit avoir été orageuse.

 SCENE XI.

SIR CHARLES , Madame MURER.

Madame MURER *sort de la chambre d'Eugénie sans lumière, & dit à elle-même en marchant :*

LE voilà à ses genoux , l'instant est favorable : allons. (*Elle traverse le Sallon & sort par la porte du jardin*).



S C E N E XII.

SIR CHARLES *seul écoute , & n'entendant plus rien , dit :*

HA ! ha ! cette voix a un rapport singulier...
(*Il se promène en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre*). C'est un homme bien lâche que ce Colonel !... car ces gens n'étaient pas des voleurs..... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de Milord Clarendon ! mon libérateur ! l'homme qui doit solliciter ma grace auprès du Roi ! Que de titres pour l'aimer !... J'entends du bruit... je vois de la lumière : écoutons.

S C E N E XIII.

Madame MURER , SIR CHARLES.

Madame MURER *rentre , & dit à des gens qui sont derrière elle :*

N'Entrez que quand on vous le dira ; vous vous rangerez tous vers la porte , & à sa sortie vous fondrez sur lui & l'arrêterez. Prenez bien

garde qu'il ne vous échappe. (*Elle traverse le Salon en silence & rentre chez Eugénie. Les Laquais retournent au jardin*).

SIR CHARLES *après avoir écouté.*

Il y a de la trahison ! Serais-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami ?...

S C E N E X I V.

Le BARON , SIR CHARLES.

LE BARON *entre par la porte du vestibule , le chapeau sur la tête & l'épée au côté sans lumière.*

LE projet de ma sœur m'inquiète ; Clarendon ferait-il ici ?

SIR CHARLES *tire son épée , & marchant fièrement au Baron lui met la pointe sur le cœur , & lui dit :*

Qui que vous soyez , n'avancez pas.

LE BARON *crie , en portant la main à la garde de l'épée :*

Quel est donc l'insolent ?

SIR CHARLES *d'un ton encore plus fier.*

N'avances pas , ou tu es mort.



SCÈNE XV.

LE BARON , SIR CHARLES.

Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.

LE BARON reconnaissant Sir Charles.

MOn fils !

SIR CHARLES.

O Ciel ! mon père !

LE BARON.

Par quel bonheur es - tu chez moi à cette heure ?

SIR CHARLES.

Chez vous ? Et quel est donc cet appartement ? (*Montrant celui où il a vu entrer le Comte*).

LE BARON.

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES *avec un mouvement terrible.*

Ah , grands Dieux ! Quelle indignité !



 SCENE XVI.

Mad. MURER, Le BARON, SIR CHARLES,
LES GENS.

Madame MURER *accourant au bruit, & s'écriant
d'étonnement.*

Sir Charles !..... C'est le Ciel qui nous l'en-
voie.

SIR CHARLES *au désespoir.*

Affreux événement ! Je n'ai plus que le choix
d'être ingrat ou deshonoré.

Madame MURER.

Il va sortir.

SIR CHARLES *troublé.*

Ma sœur ! mon libérateur ! Je suis épou-
vanté de ma situation.

Madame MURER.

Osez-vous balancer ?

SIR CHARLES *les dents serrées.*

Balancer ?... Non , je suis décidé.

Madame MURER *aux valets.*

Approchez tous.



SCENE

SCÈNE XVII.

Mad. MURER, le BARON, SIR CHARLES,
les Gens, BETSY, le COMTE,
EUGÉNIE.

EUGÉNIE *au bruit ouvre sa porte, & retenant le*
Comte dit :

Ils sont armés ! O Dieux ! ne sortez pas.

LE COMTE *la repoussant.*

Je suis trahi. (*A Sir Charles*). Mon ami,
donnez-moi mon épée. (*Sir Charles, qui tient tou-*
jours son épée nue, court se saisir de celle du Comte).

EUGÉNIE *effrayée.*

C'est mon frère !

Presque
en même
tems.

LE COMTE.

Son frère !

SIR CHARLES *furieux.*

Oui, son frère.

LE COMTE *à Eugénie avec mépris.*

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piège abo-

minable !

EUGÉNIE *troublée.*

Il m'accuse !

LE COMTE.

Votre colère, vos dédains n'étaient qu'une

feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE *tombant mourante sur un fauteuil, Betsy, la soutient.*

Voilà le dernier malheur.

Madame MURER *au Comte.*

Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur le champ, ou périr.

LE COMTE *avec indignation.*

Je céderais au vil motif de la crainte ? Ma main serait le fruit d'une basse capitulation ?... Jamais.

Madame MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure ?

LE COMTE *sur le même ton.*

Je rendais hommage à la vertu malheureuse : sa douleur était plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissait mon cœur, elle allait triompher ; mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être ? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges ?

Madame MURER *fortement aux valets.*

Saisissez-le.

SIR CHARLES *se jette entre le Comte & les valets.*

Arrêtez.

Madame MURER *plus fort.*

Saisissez-le , vous dis-je.

SIR CHARLES *d'une voix & d'un geste terrible.*

Le premier qui fait un pas...

LE BARON *aux valets.*

Laissez faire mon fils.

Madame MURER *au désespoir va se jeter sur un fauteuil en croisant ses mains sur son front comme une personne au désespoir.*

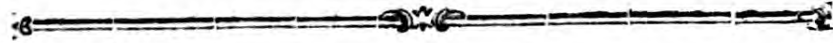
SIR CHARLES *au Comte , du ton d'un homme qui contient une grande colère.*

Ma présence vous rend ici , Milord , ce que vous avez fait pour moi : nous sommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui présente.*) C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre , Milord , sortez. Je vais assurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE *étonné , regardant Eugénie & Sir Charles tour-à-tour , dit à plusieurs reprises :*

Monsieur , je... j'y compte... je vous attendrai chez moi. (*Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin ; le Baron retient les valets , & lui livre le passage.*)





S C E N E X V I I I.

EUGÉNIE , le BARON , Madame MURER ,
leurs Gens , SIR CHARLES.

Madame MURER *furieuse se relevant & s'adressant
à son neveu.*

C'était donc pour l'arracher de nos mains
que tu t'es rencontré ici ?

SIR CHARLES *troublé.*

Vous me plaindrez tous , lorsque vous fau-
rez... Vous serez vengés , n'en doutez pas.....
Mais cette Eugénie dont toute sa famille était si
vaine...

Madame MURER *d'un ton furieux.*

Sir Charles... vengez votre sœur , & ne l'ac-
cusez pas. Elle est l'innocente victime..... En-
trons chez elle : venez , vous frémirez de mon
récit.

SIR CHARLES *pénétré de douleur.*

Elle n'est pas coupable ! Ah , ma sœur ! par-
donne mon erreur. Reçois... (*Il lui prend les
mains*). Elle ne m'entend pas. (*A sa tante*).
Ne songez qu'à la secourir. (*Madame Murer ,
Betsey , & Robert qui se détache du groupe des
valets , emmènent Eugénie dans sa chambre par-
dessus les bras*).

S C E N E X I X.

Le BARON , SIR CHARLES , les Gens.

SIR CHARLES *du ton le plus terrible , en prenant la main du Baron.*

ET vous , mon père ! recevez pour elle le ferment que je fais... Oui , si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé ; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour ; je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura devancé sa mort.

LE BARON.

Viens , mon cher fils. (*Ils entrent chez Eugénie. Les Laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux*).

Fin du quatrième Acte.

J E U D' E N T R' A C T E.

BET SY sort de l'appartement d'Eugénie , très-affligée , un bougeoir à la main , car il est pleine nuit. Elle va chez Madame Murer , & en rapporte une cave à flacons qu'elle pose sur la table du Salon , ainsi que sa lumière. Elle ouvre la cave , & exa-

mine si ces flacons sont ceux qu'on demande. Elle porte ensuite la cave chez sa maîtresse , après avoir allumé les bougies qui sont sur la table. Un instant après le Baron sort de chez sa fille d'un air pénétré , tenant d'une main un bougeoir allumé , & de l'autre cherchant une clef dans ses goussets ; il s'en va par la porte du vestibule qui conduit chez lui ; & en revient promptement avec un flacon de sel , ce qui annonce qu'Eugénie est dans une crise affreuse. Il rentre chez elle. On sonne de l'intérieur , un Laquais arrive au coup de sonnette. Betsy vient de l'appartement de sa maîtresse en pleurant , & lui dit tout bas de rester au Sallon pour être plus à portée. Elle sort par le vestibule. Le Laquais s'assied sur le canapé du fond , & s'étend en baillant de fatigue. Betsy revient avec une serviette sur son bras , une écuelle de porcelaine couverte à la main ; elle rentre chez Eugénie. Un moment après les Acteurs paraissent , le valet se retire , & le cinquieme Acte commence. Il serait assez bien que l'orchestre , pendant cet Entr'acte , ne jouât que de la musique douce & triste , même avec des sourdines , comme si ce n'était qu'un bruit éloigné de quelque maison voisine ; le cœur de tout le monde est trop en presse dans celle-ci , pour qu'on puisse supposer qu'il s'y fait de la musique.







H. Gravelot inv.

le Veau Sauté.

Je vous la donne

Eug. Act. V. Scen. dern.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR CHARLES, Madame MURER, *sortant
de la chambre d'Eugénie.*

Madame MURER.

Passons ici maintenant qu'elle est un peu calmée, nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris.... l'outrage & l'horreur sont à leur comble. Ma fureur ne connaît plus de bornes. Le sort en est jetté : il va périr.



S C E N E I I.

Mad. MURER , SIR CHARLES , EUGÉNIE
sortant de sa chambre , l'air troublé , l'habillement en désordre , les cheveux à bas , sans collier ni rouge , & absolument décoiffée.

EUGÉNIE.

QU'ai-je entendu ? Mon frère.....

SIR CHARLES *lui baisant la main.*

Chère & malheureuse Eugénie ! si je n'ai pu prévenir le crime , au moins j'aurai la triste satisfaction de le punir.

EUGÉNIE *cherchant à le retenir.*

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous?.....

SIR CHARLES *avec fermeté.*

Ma sœur , quand on n'a plus le choix des moyens , il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGÉNIE *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu ! & vous allez égorger votre semblable !

SIR CHARLES *indigné.*

Mon semblable ! un monstre !

EUGÉNIE.

Il vous a sauvé la vie.

SIR CHARLES *fièrement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE *éperdue.*

Grand Dieu ! sauvez-moi de mon désespoir...
Mon frère... au nom de la tendresse, & sur-tout
au nom du malheur qui m'accable..... Serais-je
moins infortunée, moins perdue quand le nom
d'un parjure.... quand son souvenir sera effacé
sur la terre... (*Plus fort*). Et si votre présomption
se trouvait punie par le fer de votre ennemi,
quel coup affreux pour un père ! Vous,
l'appui de sa vieillesse, vous allez mettre au
hasard cette vie dont il a tant besoin !... (*D'une
voix brisée.*) pour une malheureuse fille que tous
vos efforts ne peuvent plus sauver. Je vais
mourir.

(Madame MURER *se jette sur un siège contre
la table & appuie sa tête dessus*).

SIR CHARLES *avec feu.*

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE *désespérée, du ton le plus violent.*

Non : je n'en suis pas digne. En faut-il des
preuves ? Ah ! je me méprise trop pour les
dissimuler. Tout perfide qu'il est, mon cœur se
révolte encore pour lui : je sens que je l'aime
malgré moi. Je sens que, si j'ai le courage de
le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher
de le pleurer mort. Je détesterais votre

victoire ; vous me deviendrez odieux ; mes reproches infensés vous poursuivront par-tout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES *en colère.*

L'honneur outragé s'indigne de tes discours ; & méprise tes larmes. Adieu , je vole à mon devoir.

EUGÉNIE *égarée.*

Ah , barbare ! arrêtez..... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir ?

(*Madame Murer la retient , Sir Charles sort*).

S C E N E III.

EUGÉNIE , Madame MURER , BETSY.

EUGÉNIE *continuant avec égarement.*

LE spectacle de son épée sanglante arrachée du sein de mon époux... (*D'un ton étouffé*). Mon époux ! Quel nom j'ai prononcé ! Mes yeux se troublent... les sanglots me suffoquent... (*Madame Murer & Betsy l'assèyent*).

Madame MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE *pleurant amèrement.*

Non : l'on ne connaîtra jamais la moitié de mes tourmens. L'infensé qu'il est ! s'il savait quel cœur il a déchiré !

Madame MURER *pleurant aussi.*

Consolez - vous , ma chère fille : l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret, Espérez , mon enfant.

EUGÉNIE *hors d'elle-même.*

Non , je n'espérerai plus : je suis lasse de courir au-devant du malheur. Eh plût à Dieu ! que je fusse entrée dans la tombe , le jour qu'au mépris du respect de mon père, je me rendis à vos instances ! Votre cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on m'a entraînée.

Madame MURER *avec saisissement.*

Quoi !... vous aussi , Mifs !...

EUGÉNIE *troublée.*

Je m'é gare... Ah ! pardon , Madame : oubliez une malheureuse... (*D'une voix ténébreuse.*) Où donc est Sir Charles ?..... Il ne m'a pas entendue..... Le sang va couler..... Mon frère ou son ennemi percé de coups....

S C E N E IV.

Les Auteurs précédens , le B A R O N *entre.*

EUGÉNIE *lui crie avec désespoir :*

MOn père, vous l'avez laissé sortir !

LE BARON *pénéré.*

Crois - tu mon cœur moins déchiré que le

rien ? N'augmente pas mes peines , lorsque le courage de ton frère va tout réparer : (*A part.*) où nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE *au désespoir , avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer , mon père ? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour ? Nos parens aussi fiers que les siens , laisseront-ils cette mort impunie ? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter ? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout-à-fait épuisé ?

LE BARON *en colère.*

Imprudente ! Un cœur aussi crédule , avec autant de moyens de t'en garantir ! (*Betsy sort par le vestibule*).

S C E N E V.

EUGÉNIE , Madame MURER , le BARON ;
SIR CHARLES , *sans épée.*

LE BARON , *appercevant Sir Charles.*

MOn fils ! . . . :

Madame MURER.

Sitôt de retour !

LE BARON.

Sommes-nous vengés ?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O, mon père ! vous voyez un malheureux... à deux pas d'ici, j'ai trouvé le Comte ; il a voulu me parler ; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre ; mais lorsque je le chargeais le plus vigoureusement..... ô rage !..... mon épée rompue.....

LE BARON.

Eh bien, mon fils?...

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le Comte ; je ne regarde point cette affaire comme terminée ; j'approuve votre ressentiment ; je connais, comme vous, les loix de l'honneur ; nous nous verrons dans peu. . . . Il est parti.....

Madame MURER.

Pour aller terminer son mariage : voilà ce que j'avais prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton désespéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur ! ma chère Eugénie ! je t'avais promis un défenseur, le fort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *assise d'un ton mourant.*

Le ciel a eu pitié de mes larmes, il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine... O mon père !..... O mon frère !..... ferez-vous plus inflexible que lui ? La douleur qui me tue,

va laver la tache que j'ai imprimée sur toute ma famille. (*Ici sa voix baisse par degrés.*) Mais ce sacrifice lui suffit ; j'étais seule coupable , & le juste ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur , le désespoir & la mort. (*Elle tombe épuisée , Madame Murer la reçoit dans ses bras.*)

S C E N E V I.

LE BARON , SIR CHARLES , Mad. MURER ,
EUGÉNIE (*les yeux fermés , renversée sur le
fauteuil*) , BETSY.

BETSY , *accourant.*

ON frappe à coups redoublés.

Madame MURER.

A l'heure qu'il est..... si matin..... courez.
Qu'on n'ouvre pas. (*Betsy sort.*)

S C E N E V I I.

Mad. MURER , le BARON , SIR CHARLES ,
EUGÉNIE.

LE BARON.

Pourquoi ?

Madame MURER.

Il y a tout à craindre..... un homme aussi mé-
chant..... son oncle.....

EUGÉNIE.

III

LE BARON.

Que peut-on nous faire ?

Madame MURER.

Après ce qui s'est passé cette nuit , mon frère..... un ordre supérieur..... votre fils..... que sçait-on ?.....

SIR CHARLES.

Il n'est pas capable de cette lâcheté.

Madame MURER.

Il est capable de tout.

S C E N E V I I I .

Les mêmes Acteurs , BETSY *accourant.*

BETSY , *toute essoufflée.*

C'Est le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES , Madame MURER , *ensemble.*
Clarendon !

LE BARON.

Je le voudrais.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour..... le même habit. Il me suit.





SCÈNE IX & dernière.

Les mêmes, le COMTE DE CLARENDON
entre précipitamment sans épée.

LE BARON, avec horreur.

C'est lui.

Madame MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. (*Il avance vers lui, & met l'épée à la main.*) Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES se jettant au-devant.

Mon père, il est sans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le repentir était la seule qui convînt au coupable. (*Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.*) Eugénie tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avalisait en te trompant ; je te jure un amour, un respect éternels. (*Se levant avec effroi.*) O Ciel ! l'horreur & la mort m'environnent ! que s'est-il donc passé ?

SIR CHARLES pleurant.

Ces nouvelles arrivent trop tard ; l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

LE

LE COMTE *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

Madame MURER *pleurant.*

Hélas ! nous n'espérons plus rien. (*Betsy est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse, & s'essuie les yeux avec son tablier.*)

LE COMTE *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle ? Ah ! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. (*D'un ton plus doux*) Eugénie ! chère épouse ! Cette voix qui avoit tant d'empire sur ton cœur, ne peut-elle plus rien sur toi ? (*Il lui prend la main*).

EUGÉNIE, *rappelée à elle, par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le Comte, se retourne, & dit :*

Dieux !..... j'ai cru le voir.....

LE COMTE *se remettant à ses pieds.*

Oui, c'est moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de sa tante, dit en frissonnant sans regarder :*

C'est lui !.....

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit, l'honneur & l'amour me ramenant à vos pieds..... nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE , *les yeux fermés & levant les bras.*

Qu'on me laisse..... qu'on me laisse.....

LE COMTE , *avec feu.*

Non , jamais. Ecoutez-moi. Cette nuit , en vous quittant , le cœur plein d'amour pour vous , & d'admiration pour un si noble ennemi (*Il montre Sir Charles en se levant.*) , j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle , & lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevait au-dessus de la honte. Il a vu mes remords , ma douleur ; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime & votre vertu. Mon désespoir & mes larmes , l'ont fait consentir à mon union avec vous ; il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer : mais , le dirai-je ? il a craint que je ne pusse jamais obtenir mon pardon. Prononcez , Eugénie , décidez de mon sort.

EUGÉNIE , *d'une voix foible , lente & coupée.*

C'est vous !... j'ai recueilli le peu de forces qui me restent , pour vous répondre... ne m'interrompez point..... je rends grace à la générosité de Milord Duc..... je vous crois même sincère en ce moment..... mais l'état humiliant , dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger..... l'opprobre , dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir , ont rompu tous les liens.....

LE COMTE *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux ; mais vous m'appartenez , mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre.....

EUGÉNIE *douloureusement.*

Malheureux !... qu'osez-vous rappeler ?

LE COMTE , *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits , je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour , les outrages dont vous vous plaignez , mon repentir, tout vous enchaîne & vous ôte la liberté de refuser ma main ; vous n'avez plus le choix de votre place , elle est fixée au milieu de ma famille : interrogez l'honneur ; consultez vos parens ; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON *au Comte.*

Ce qu'elle se doit , est de refuser l'offre que vous lui faites ; je ne suis pas insensible à votre procédé , mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE *pénétéré.*

Laissez-vous toucher , Eugénie ; je ne survivrais pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE *veut se lever pour sortir , sa foiblesse
la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines instances ; le parti que j'ai pris , est inébranlable : j'ai le monde en horreur.

LE COMTE *regardant autour de lui , s'adresse
enfin à Madame Murer.*

Madame , je n'espère plus qu'en vous.

MADAME MURER , *fièrement.*

Je consens qu'elle vous pardonne , si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE , *d'une voix forte & d'un ton de
dignité :*

Vous avez raison , celui qui s'est rendu si criminel , est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance... (*A Eugénie avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle ! quand le ciel & la terre déposent contre mon indignité , aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein ? & l'être infortuné qui te devra bientôt le jour , n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution ? C'est pour lui que j'éleve une voix coupable ; lui raviras-tu par une double cruauté , l'état qui lui est dû ? & l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature ? (*En s'adressant à tous*) Barbares ! si vous ne vous rendez pas à ces raisons , vous êtes tous , s'il se peut , plus inhumains , plus féroces que le monstre qui a pu outrager

sa vertu , & qui meurt de douleur à vos pieds.
(*Il tombe aux genoux du Baron.*) Mon père !

LE BARON *le relevant , lui serre les mains ;*
& après un moment de silence.

Je vous la donne.

LE COMTE *s'écrie.*

Eugénie !

LE BARON *à Eugénie.*

Rendons-nous , ma fille ; celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

EUGÉNIE *regarde son père , laisse tomber sa main dans celle du Comte , & va parler. Le Comte lui coupe la parole.*

LE COMTE , *par exclamation.*

Elle me pardonne !

EUGÉNIE , *après un soupir.*

Va ! tu mérites de vaincre , ta grace est dans mon sein ; & le père d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah , mon frère ! ah , ma tante ! la vue du consentement que je fais naître en vous tous , me remplit de joie à mon tour. (*Madame Murer l'embrasse avec joie.*)

LE COMTE *transporté.*

Eugénie me pardonne ; ah ! la mienne est extrême ; cet événement va nous rendre tous aussi heureux , que vous êtes dignes de l'être , & que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES *au Comte.*

Généreux ami ! que d'éloges nous vous devons !

LE COMTE.

Je rougirais de moi , si je n'avais aspiré qu'à les obtenir ; le bonheur avec Eugénie , la paix avec moi-même , & l'estime des honnêtes gens : voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON *avec joie.*

Mes enfans , chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre , que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.*

O ma chère Eugénie !.....

Tous se rassemblent autour d'elle , & la toile tombe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu , par ordre de Monseigneur le Vice - Chancelier , *Eugénie* , Drame en cinq Actes , & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris , le 27 Juin 1767. MARIN.

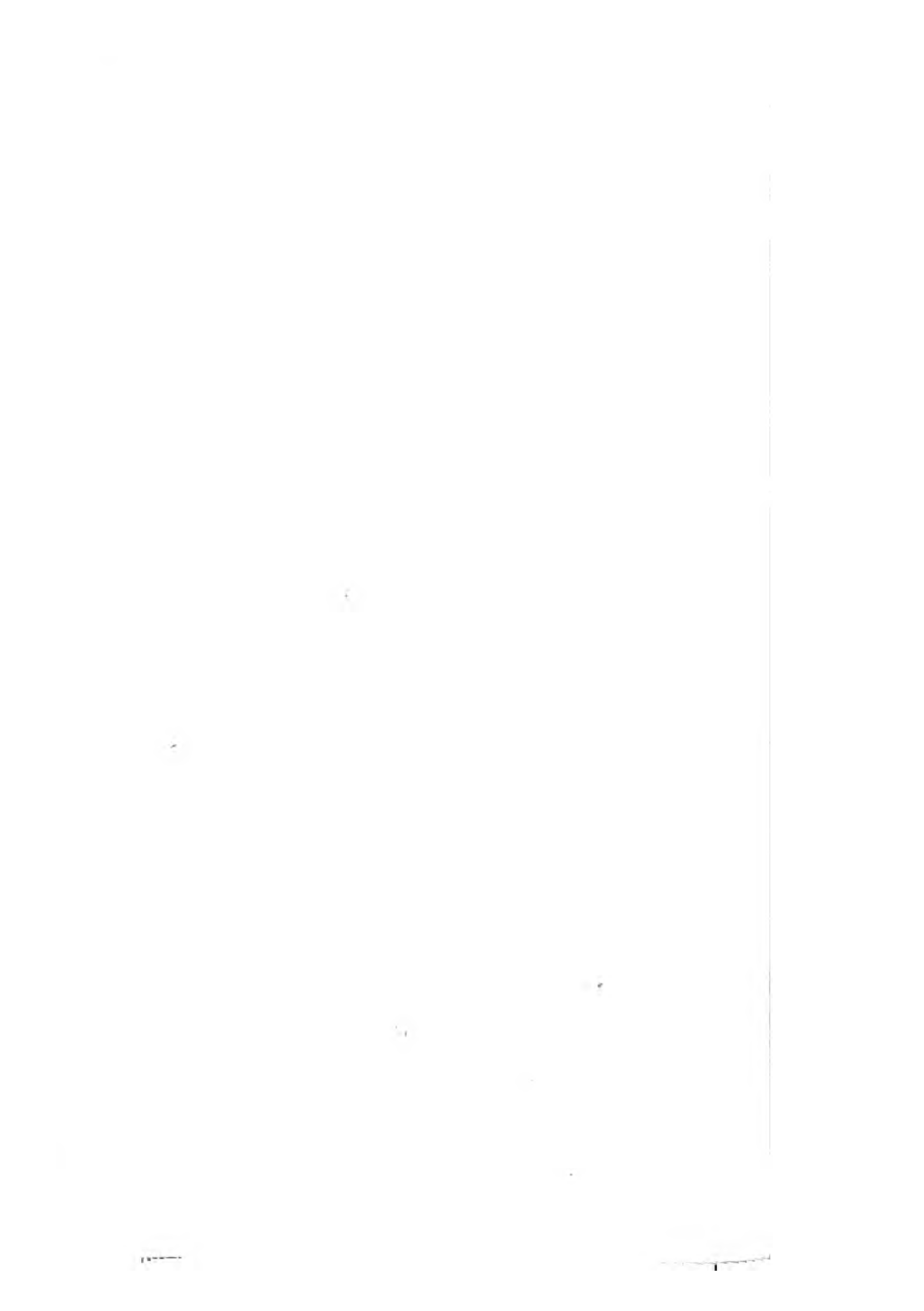
De l'Imprimerie de LE BRETON , premier Imprimeur ordinaire du ROI. 1767.

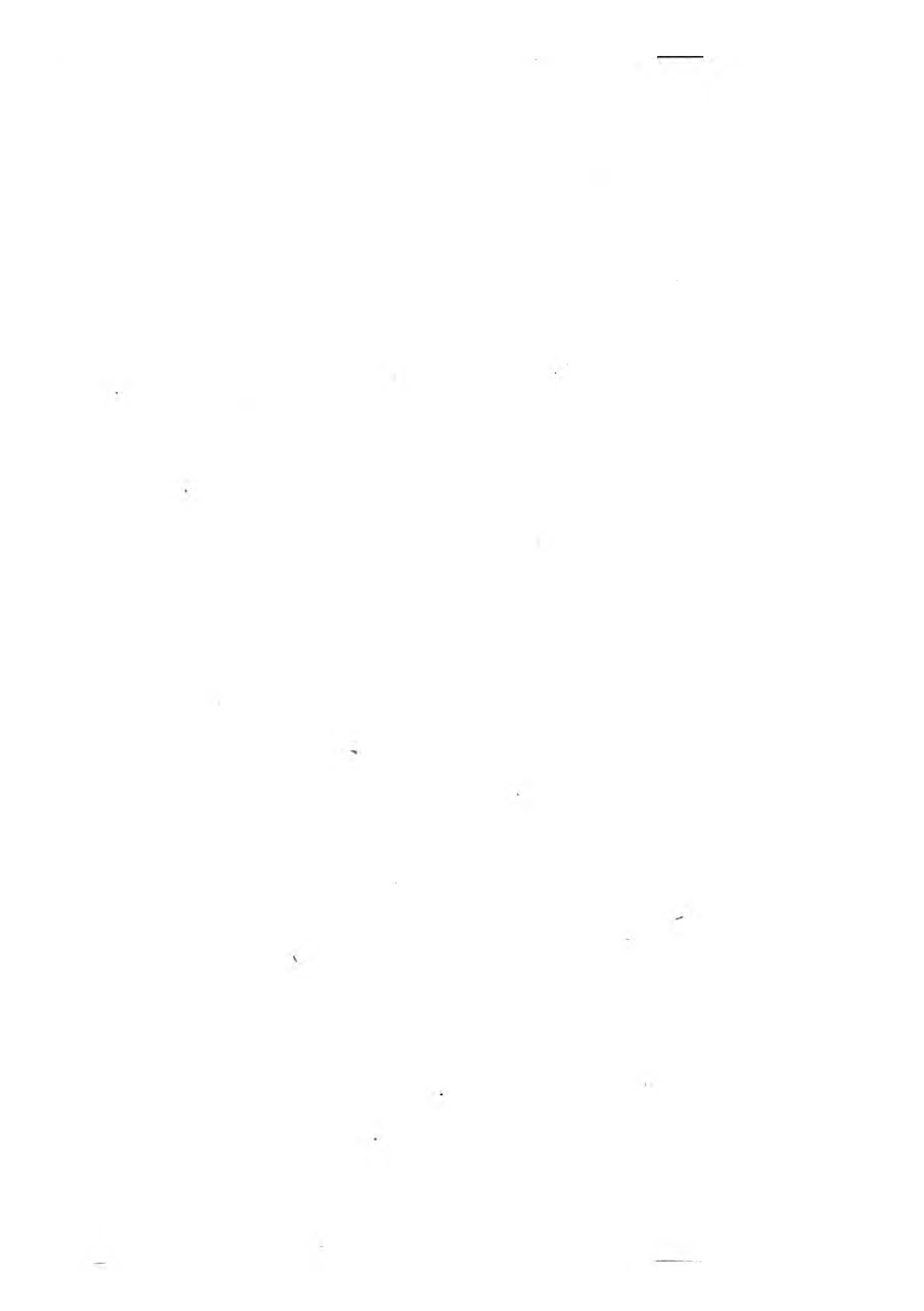
985943

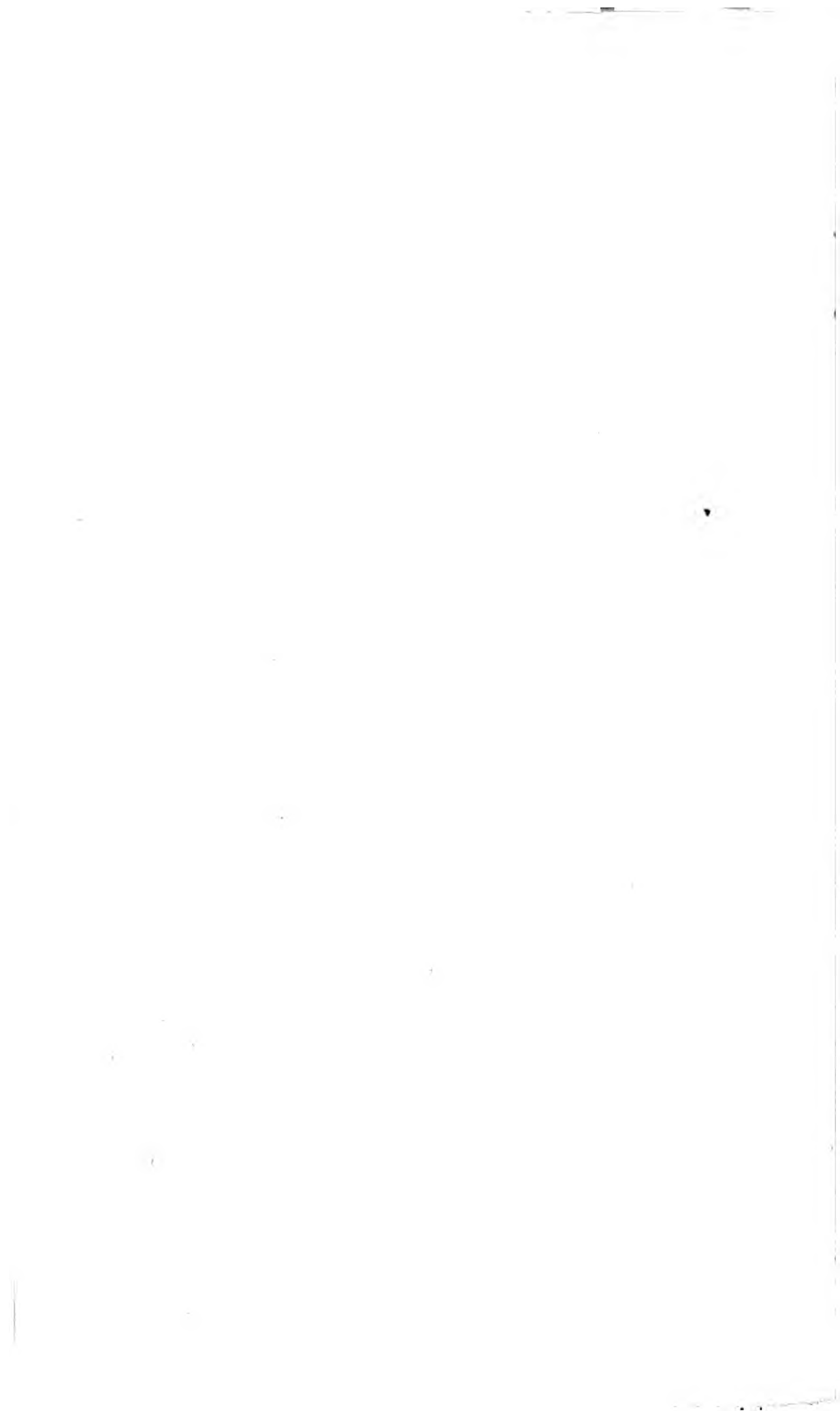
Weiler Bequest
1996





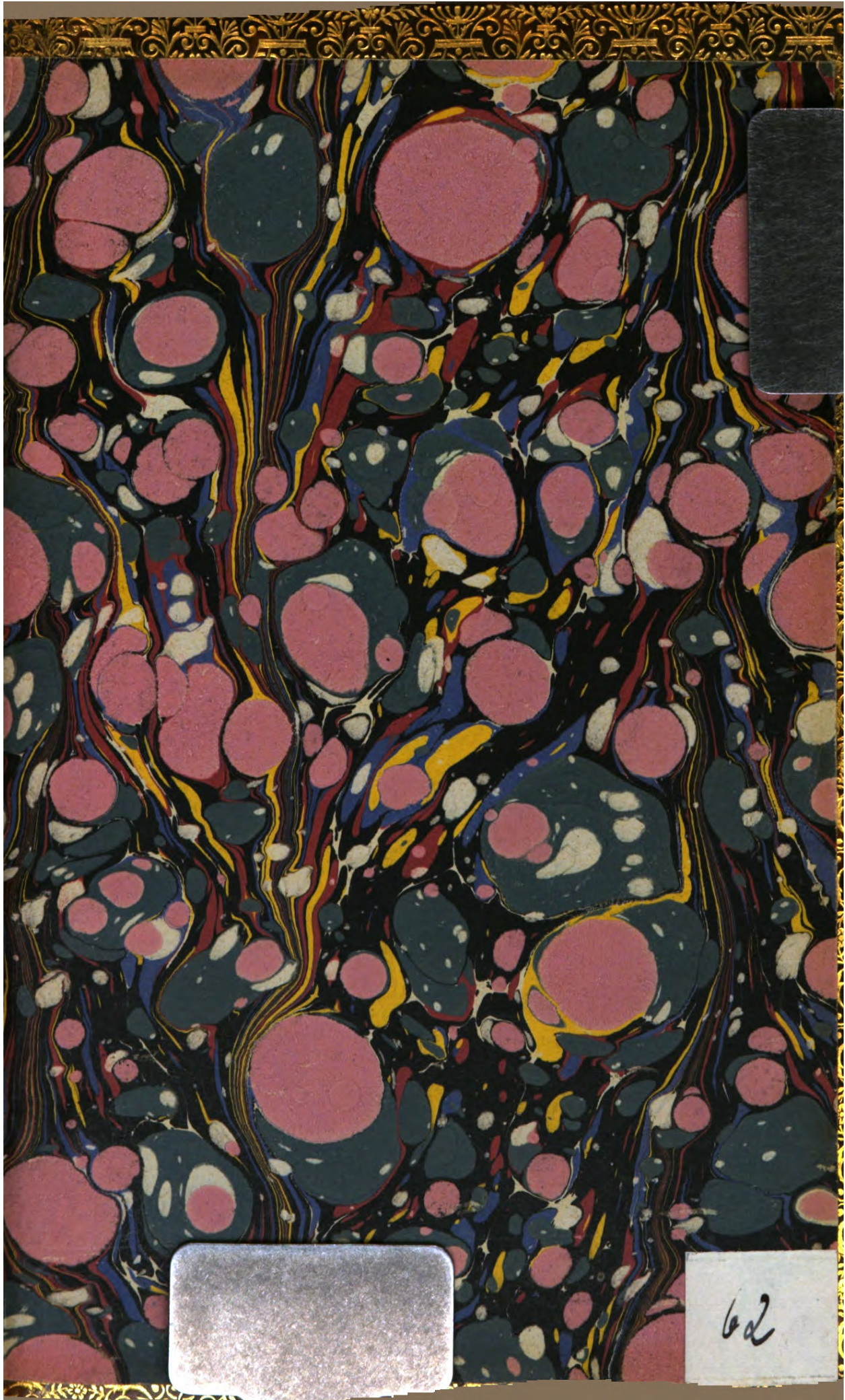




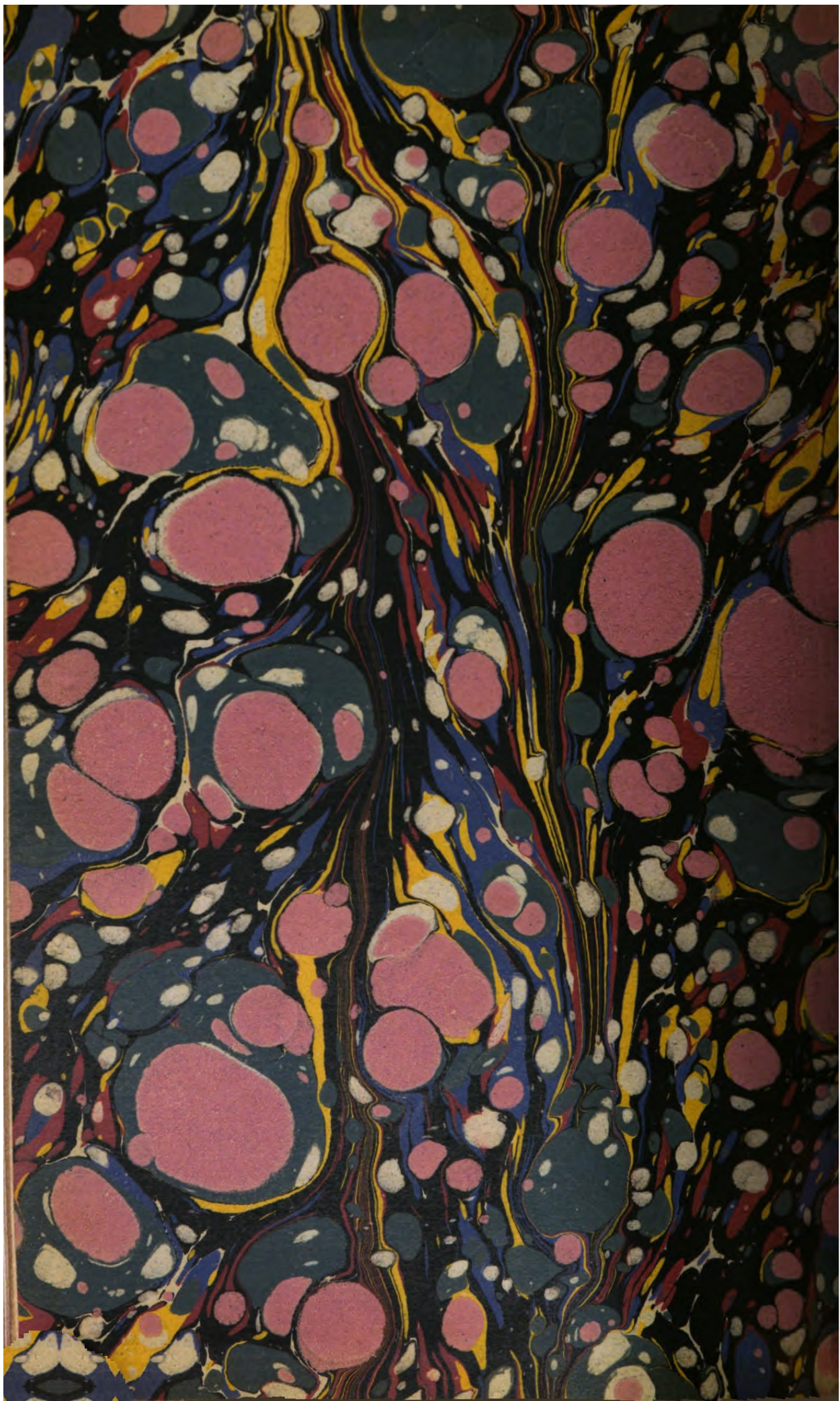


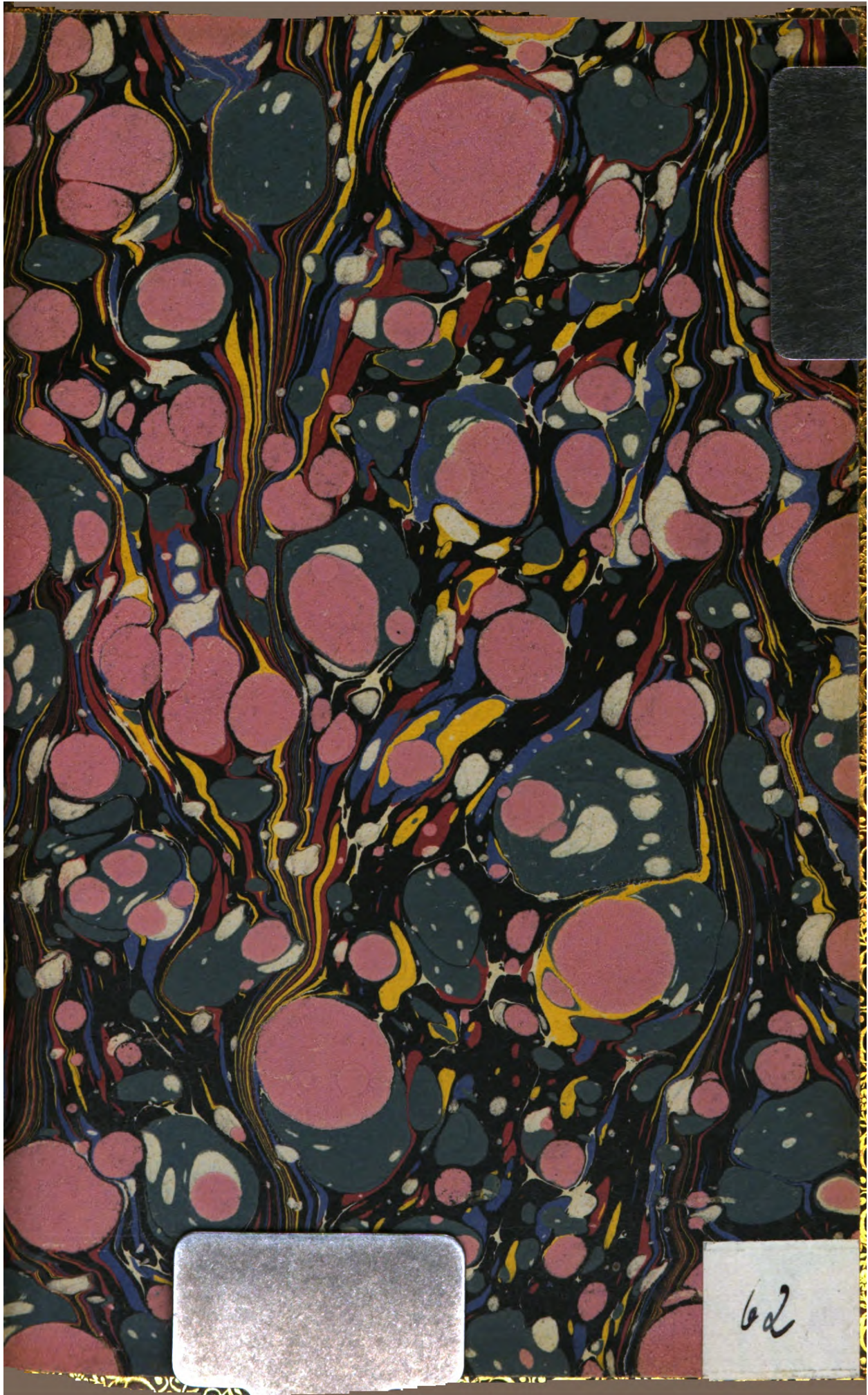






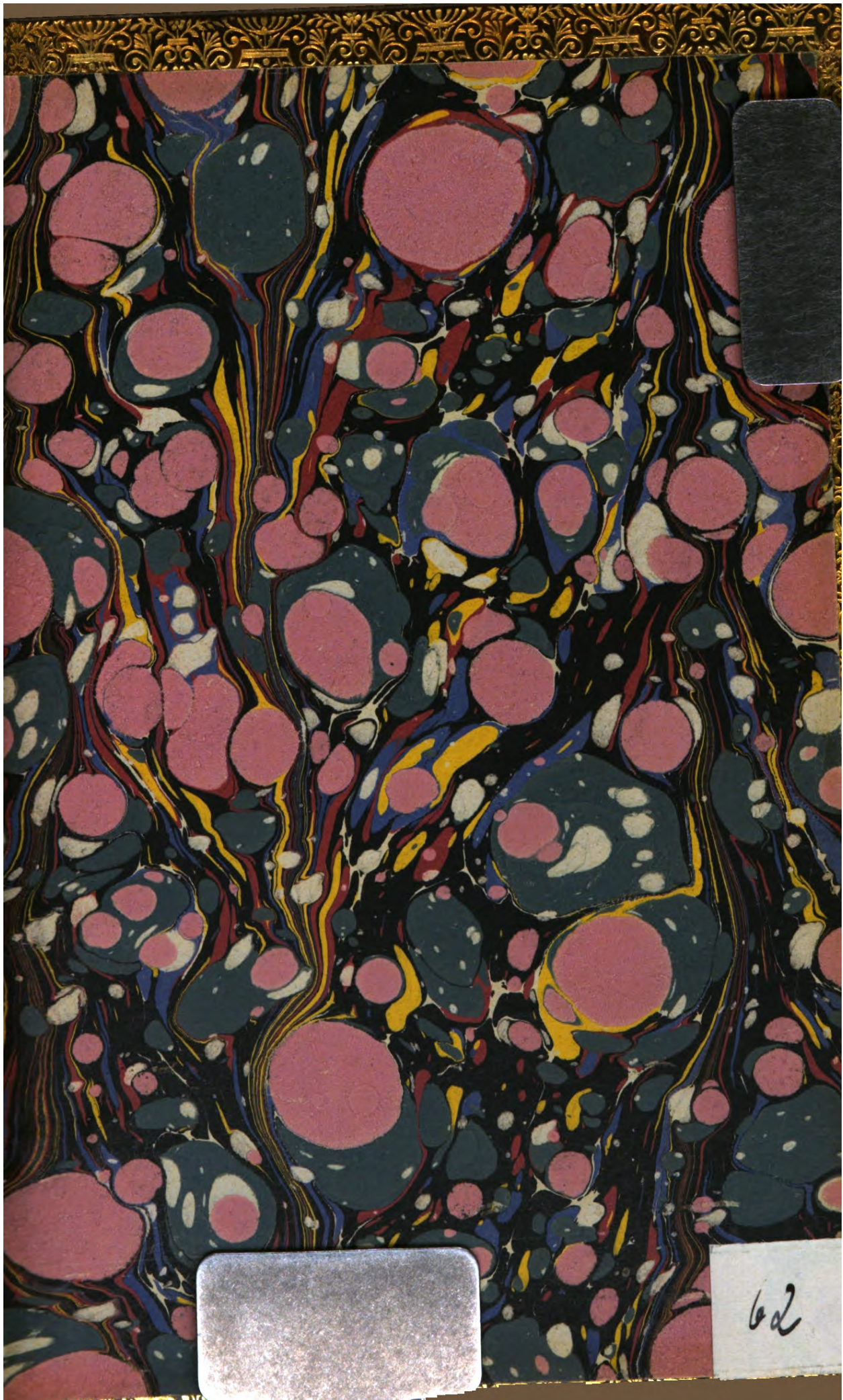
62



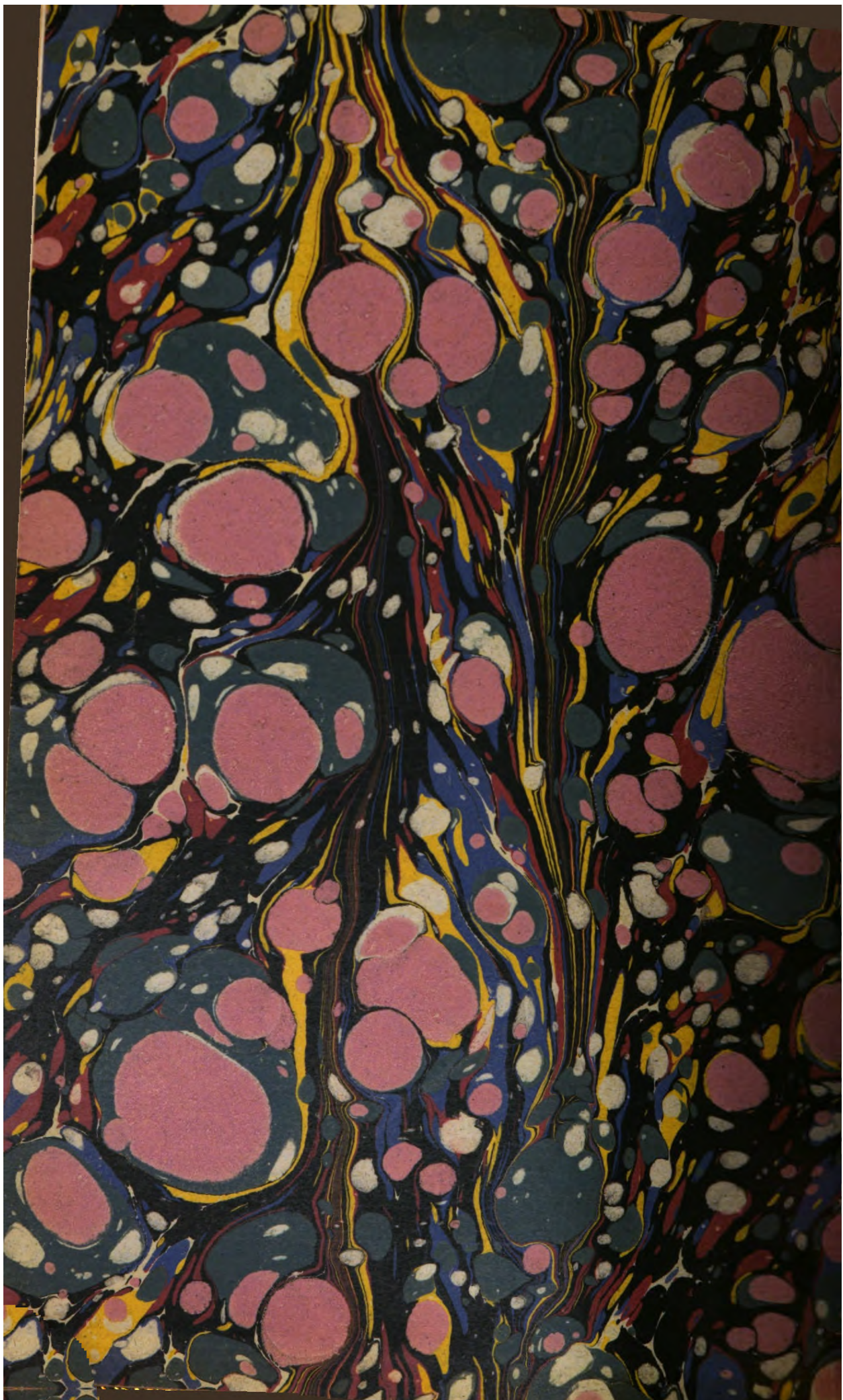


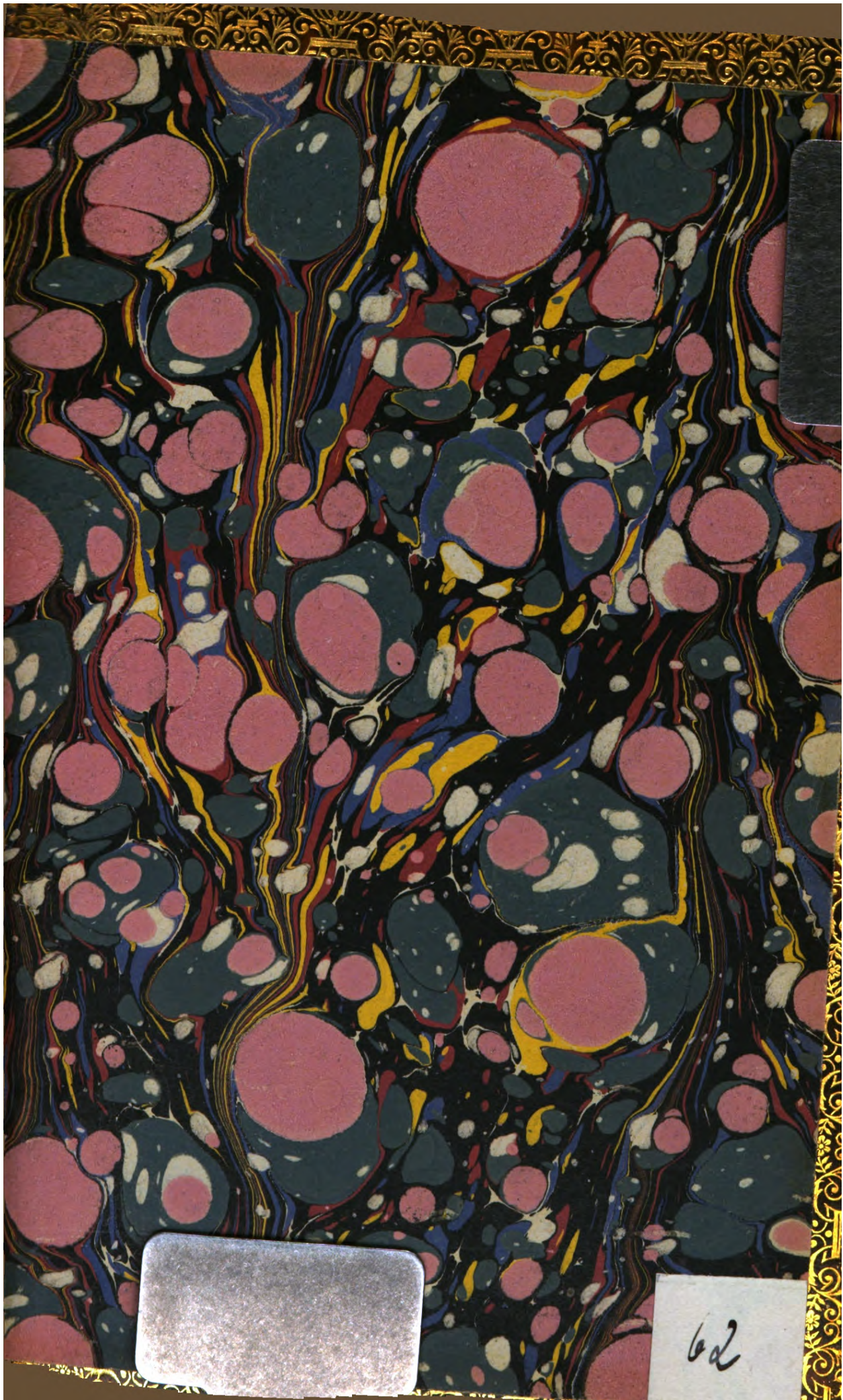
62



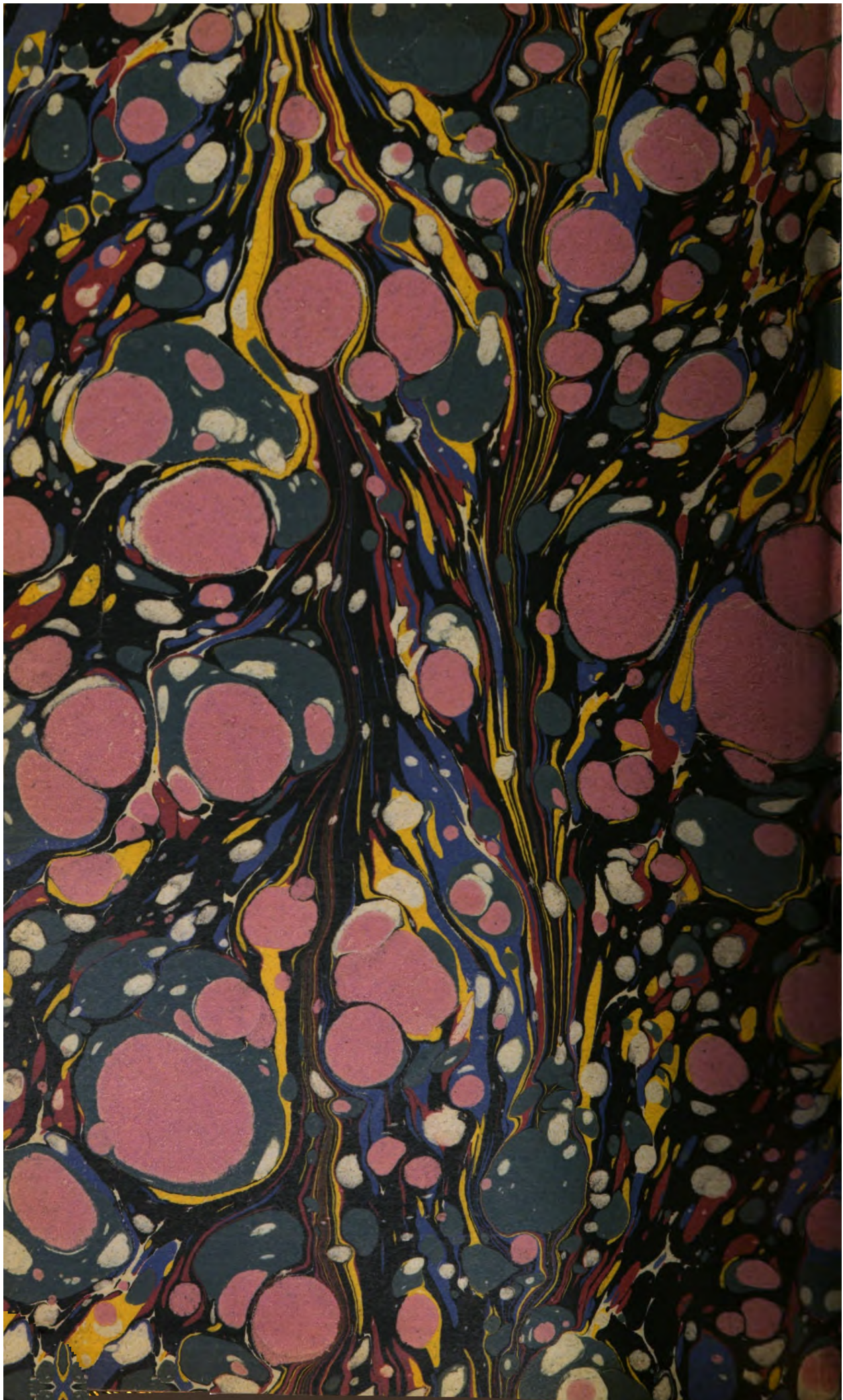


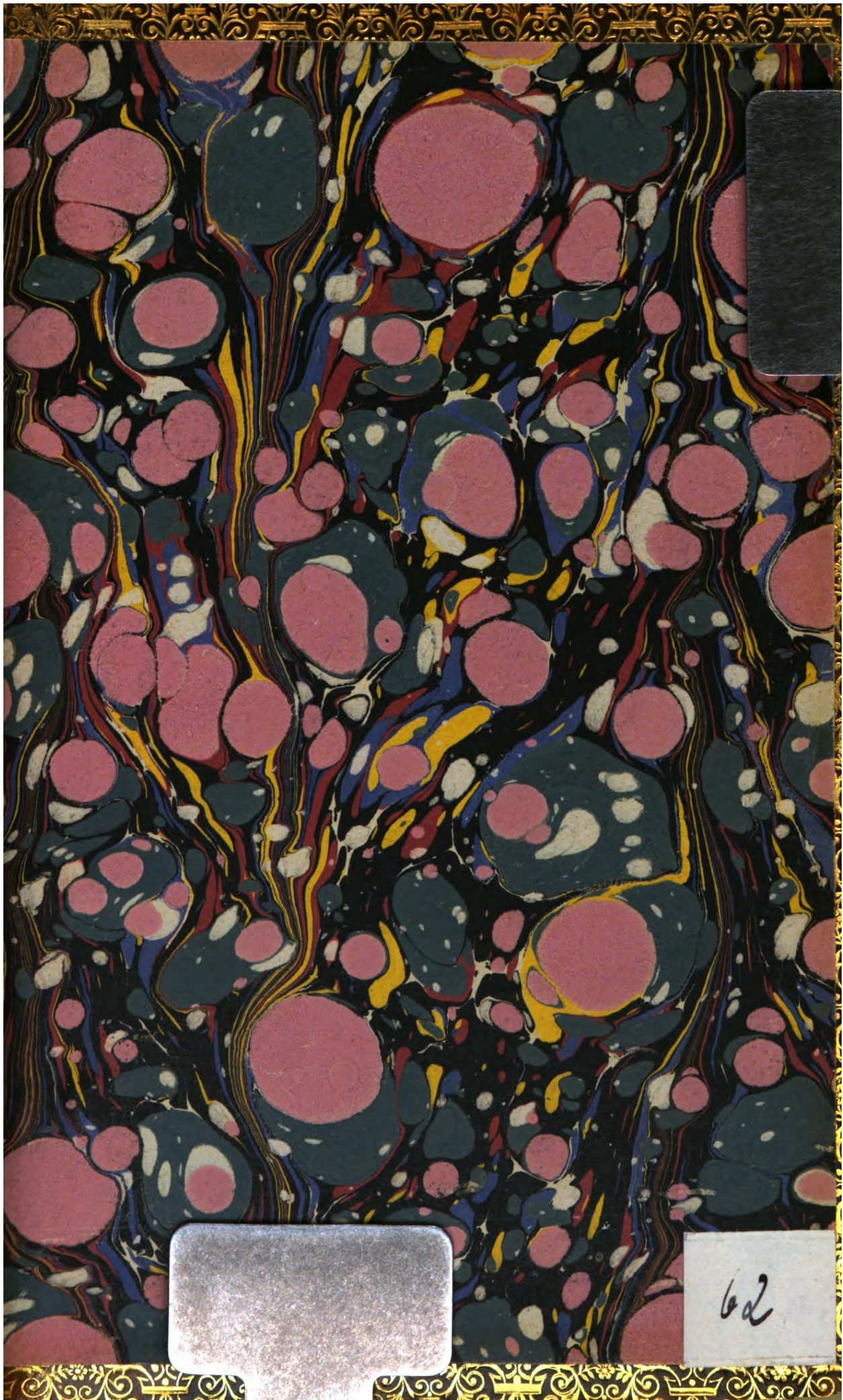
62





62





62

